Chefs-d'œuvre de la Littérature Religieuse

GERBET

Dernières Conférences d'Albéric d'Assise

INTRODUCTION

PAR

HENRI BREMOND

BLOUD & Cie

S. et R. 473.

BX
4905
.A42
G47
1908
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/derniresconf00gerb

CHEFS-D'ŒUVRE
DE LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE

GERBET

DERNIÈRES CONFÉRENCES D'ALBÉRIC D'ASSISE

INTRODUCTION par Henri BREMOND

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, RUE MADAME, 4
1908

Reproduction et traduction interdites.

MÊME COLLECTION

CALVET (J.). — **La Bruyère. Des Esprits forts** *(418)*. 1 vol.

GIRAUD (V.). — **Pascal. Opuscules choisis.** *(383)*. 1 vol.

— **Pascal. Pensées.** 2 volumes, environ 200 pages *(406-407)*. Prix..... **1** fr. **20**

— **Bossuet.** Pensées chrétiennes et morales *(390)*. 1 vol.

VULLIAUD (P.). — **Ballanche. Pensées et fragments.** Extraits des œuvres complètes et des manuscrits inédits. 1 vol.

GERBET ECRIVAIN

INTRODUCTION

pour LOUIS LE CARDONNEL

Qui parle encore aujourd'hui de l'abbé Gerbet ? Parfois quelque jeune recrue mennaisienne s'étonne de découvrir ce disciple extraordinaire qui collabora d'une manière si personnelle à l'œuvre du maître ; quelques prêtres d'âge mûr, réfractaires à l'éloquence, le célèbrent comme un des rares écrivains religieux du dernier siècle qui ne leur aient donné que du plaisir ; ou encore, d'aventure, un ou deux lettrés d'ancien régime retrouvent sans effort et relisent sans surprise les jolies pages où Sainte-Beuve, en un de ses *lundis* de dévotion, crayonna avec tant d'amour cette originale figure. Pour ne rien omettre, ajoutez à cet humble cortège l'admiration muette des âmes pieuses qui ne savent pas le nom de Gerbet, mais qui gardent une place au plus exquis de ses livres entre François de Sales et Fénelon. Au demeurant, le « grand public » l'ignore. Est-ce bien Gerbet qu'il faut plaindre de ce partage, et cette gloire crépusculaire ne semble-t-elle pas la juste récompense d'un homme qui a passé toute sa vie dans l'intimité de la prière, du rêve et de quelques amitiés choisies ; d'un écrivain à qui les longs ouvrages ont toujours fait peur, et qui oublia, le plus souvent, ou de signer ou de terminer ses livres ?

On voudrait néanmoins lui gagner un petit nombre d'amitiés nouvelles, montrer aux délicats, aux fidèles de Joubert et de Nodier, le bois de myrtes où les attend cette ombre charmante, rappeler, apprendre même à plusieurs que l'histoire de la prose romantique reste incomplète aussi longtemps qu'elle oublie l'œuvre de ce prêtre, du

plus grand écrivain, du seul écrivain peut-être que le clergé de France ait produit depuis Lamennais.

Prenez d'autres noms, beaucoup plus notoires, ou, comme disait Sainte-Beuve « plus empressés et plus bruyants », un Lacordaire, un Gratry, un Dupanloup. N'est-il pas vrai que leurs phrases retentissantes, coups de clairon, saccades prophétiques ou cris d'éloquence, veulent être lues vite, et admirées d'un peu loin, dans le murmure d'un souvenir vague et brillant. On les aime, ces phrases, comme un noble geste, mais non pas comme une œuvre d'art. Les relire goutte à goutte, les savourer pour elles-mêmes, pour la perfection de la forme et l'achèvement de la pensée, non, on ne le peut plus, quand on a une fois goûté la plénitude, la souple vigueur, la trame solide, la distinction simple, le rythme, la mesure, j'allais dire, la densité d'une page de Malebranche ou de Bossuet. Un jour vient, tôt ou tard, où l'on n'ose plus rouvrir ces livres : la déception serait trop cruelle. Souvent, l'unique moyen de ne pas blasphémer les idoles de notre jeunesse, est de nous incliner en passant devant le temple où elles sommeillent et de continuer, d'un pas plus pressé, notre route vers d'autres autels.

Mais on ne se lasse pas de revenir à Gerbet. Comme les autres *minores* que nous aimons deux fois parce que nous les trouvons plus près de nous et parce qu'ils nous initient à des admirations plus hautes, on peut le relire à côté des maîtres qu'il nous rappelle sans cesse. Trop frêle, et d'ailleurs trop peu connu pour qu'on puisse le définir sans évoquer d'autres gloires parfois infiniment supérieures à la sienne, aucune comparaison ne l'humilie, aucun rapprochement ne l'écrase. « Platon chrétien », a dit Lamartine. D'autres ne se relèveraient pas de l'ironie ou de la sottise d'une semblable apothéose, qui paraît toute naturelle à qui se souvient de certain chapitre des *Vues sur la pénitence*. Causant avec Gerbet dans les jardins de l'évêché d'Amiens, Sainte-Beuve croit apercevoir dans cette « physionomie bénigne » « quelque chose du Fléchier ou du Fénélon », puis il pense à d'autres personnages plus modernes, à Jouffroy, et « au plus sympathique des protestants, M. Vinet » qui n'aurait combattu Gerbet « qu'en le révérant, en le reconnaissant pour un père selon le cœur et l'intelligence ». Ozanam voulait lui donner le fauteuil de Ballanche à l'Académie. Voilà de bien redoutables parallèles, mais ce génie, suave et fort, n'a pas à redouter cette épreuve. La prose de Gerbet res-

semble à un de ces paysages imprévus dont la nouveauté nous enchante et qui pourtant réveillent en nous de délicieux souvenirs. J'ai parlé de Joubert, de Joubert inséparable de Chateaubriand comme Gerbet est inséparable de Lamennais. Quant au bon Nodier, il nous vient du même pays que Jouffroy et que Gerbet. Gerbet a le sourire de l'un, la gravité affectueuse de l'autre, moins de grâce, d'humour et de fantaisie que Nodier, mais plus de poésie profonde. Il est moins professeur que Jouffroy, qu'il aurait scandalisé en lui avouant tout bas que l'auteur de *Trilby* était meilleur philosophe que M. Cousin. Par bien des côtés, il ressemble aussi à Sainte-Beuve, j'entends au Sainte-Beuve de *Volupté* et de *Port-Royal,* mais son onction est puisée à des sources toutes pures, elle ne s'aigrira jamais. Il est un autre nom que je ne me résigne pas à prononcer ici par respect pour le saint prêtre qui employa ses dernières semaines à réfuter la *Vie de Jésus*. Mais enfin, si, comme moi, vous croyez que dans l'histoire de la prose contemporaine, il manque un anneau qui rejoigne le style du premier Sainte-Beuve, à cette autre langue, si ancienne et si nouvelle, dont les hommes de mon âge ont presque tous subi le prestige, n'en doutez pas, cette phrase harmonieuse et tendre, ces longueurs caressantes, ces « sensations de foi », de philosophie et d'histoire, cette fluidité d'expression qui ajoute à la subtilité de la pensée, tout cela, moins conscient, moins achevé sans doute, mais en revanche baigné dans une onction et une sincérité transparentes, vous le retrouverez chez l'abbé Gerbet. « Il avait naturellement les fleurs du discours, a écrit Sainte-Beuve à propos d'un de ses premiers livres, le mouvement et le rythme de la phrase, la mesure et le choix de l'expression, même l'image, ce qui, en un mot, deviendra le talent d'écrire. » « Je recommande, disait-il encore, au nombre des pages les plus belles et les plus suaves dont puissent s'honorer la langue et la littérature religieuse, toute la fin du chapitre VIII ». Lisez vous-mêmes, et dites s'il exagère.

Pourquoi l'incrédule refuserait-il de croire tant de chrétiens sur ce qui se passe dans leur âme ? Leur vie pourtant n'accuse par leur témoignage. Pourquoi dédaignerait-il de les écouter ? N'y a-t-il de beau que ce qui frappe les sens ? Les merveilles du cœur sont-elles sans prix ? et si le divin existe quelque part, où le cherchera-

t-on, s'il n'est pas dans l'extase de la vertu ? Pour moi je prête l'oreille aux sons que rendent les âmes saintes avec plus de respect qu'à la voix du génie. Faisons silence, écoutez-les. L'Eucharistie, disent-elles, est une partie intégrante des deux mondes, un temple placé sur les confins de la terre et du ciel.

Là se trouve leur point de contact, là s'opère la jonction des symboles de l'une et des réalités de l'autre, et la communion s'accomplit comme sous le vestibule entr'ouvert du sanctuaire invisible où se consomme l'éternelle union. Tandis que les sens restent dans l'ordre actuel, l'âme ressent la présence de l'autre ordre ; elle y entre, elle prend possession de sa substance, comme un homme transporté aux limites de cet étroit univers visible, étendant sa main au delà, saisirait déjà les prémices d'un plus vaste monde. Alors il se passe en elle de ces choses que la parole humaine craint de profaner en les exprimant. A ce murmure confus de passions, qui gronde encore dans l'âme fidèle comme le dernier bruit des agitations de la vie, succède tout à coup un grand silence. Bientôt une commotion également forte et douce annonce la présence d'un Dieu ; et soudain les saints désirs, et la prière, et la patience, et l'esprit de sacrifice, souvent languissants, se raniment ; tout ce qu'il y a de divin en elle s'allume à la fois. Son regard s'épure et reçoit quelques rayons de cette lumière qui éclaire ce qui est au delà du cœur. Des émotions indéfinissables, vives comme des sensations, calmes comme des idées, attestent l'harmonie renaissante de l'esprit et des sens. On éprouve, dans mille autres circonstances, les joies de la vertu ; c'est là seulement qu'on en savoure toute la volupté... L'allégresse de la terre soupire, son bonheur pèse ; et pour qui connaît à fond cette vie, le plus grand miracle de la communion est de la rendre légère. Ces ravissements de l'amour, mêlés de tristesse, donnent, dans ce moment solennel, à la physionomie une expression sublime. Celle de la joie l'est rarement : c'est que la joie est si fugitive et si fausse, qu'elle semble bien souvent communiquer à la figure humaine je ne sais quoi de l'air

d'un insensé. La douleur, au contraire, ennoblit presque toujours la physionomie. Mais l'instinct de notre destinée primitive froissé par le contraste, cherche une autre dignité que celle du malheur. La vraie condition de l'homme est la réparation de sa misère ; et sa figure ne revêt son plus beau caractère terrestre que lorsqu'elle reçoit l'empreinte d'une joie divine descendue dans l'abîme de nos souffrances. Contemplez les traits de ce chrétien, qui adore en lui son sauveur : ne diriez-vous pas que si cette bouche, fermée par le recueillement, s'ouvrait tout à coup, une voix en sortirait, essayant, d'un ton plaintif encore, le cantique des cieux ? Elle chanterait comme un ange gémit, elle gémirait comme chante un mortel (1).

« Vives comme des sensations, calmes comme des idées », n'est-ce point le vrai ou si l'on veut le meilleur romantisme. Avant Chateaubriand ou Lamartine, un prêtre français n'aurait pas écrit de la sorte, mais à Dieu ne plaise que je reproche à l'abbé Gerbet d'épancher sa dévotion en une langue toute nouvelle. C'est merveille, au contraire, de voir avec quelle justesse, tout en innovant, il reste fidèle à la double tradition de l'esprit catholique et du génie français. Passé la limite où Gerbet s'arrête, le romantisme pieux devient cette horreur fade, ce romanesque chrétien que condamnent également et les exigences de l'art d'écrire et la simple vérité de l'expérience religieuse. Lacordaire n'aurait pas écrit son livre de *Marie-Madeleine* s'il avait pris conseil de l'abbé Gerbet.

On l'a vu déjà, même lorsqu'il veut décrire les plus intimes et le plus suaves réalités de la vie intérieure, Gerbet ne perd jamais de vue « la figure de ce monde ». Il ne parle que par images, et comme il l'a dit lui-même à propos d'Albéric d'Assise « chaque idée en passant par son âme, en sortait revêtue d'une forme vive et colorée ». Le monde visible existe pour lui, il sait le voir, il sait le peindre. Fidèle à la casuistique ingénieuse des mystiques, il se répète à lui-même que toutes les beautés périssables ne sont que « l'emblème, le relief et l'ombre du monde spirituel ». Oui, sans doute, mais cette consigne de symbolisme, loin d'abréger les contemplations de l'artiste, les

(1) *Dogme générateur*, chap. VIII.

rend au contraire plus attentives et plus passionnées ; loin d'enlever à l'imagination une seule de ses joies, elle les aiguise toutes en les sublimant.

« J'ai, disait-il, à Montalembert, un plaisir infini à trouver dans chaque scène de la nature ou de la vie des hiéroglyphes à interpréter, des inscriptions à traduire. Quand je suis parvenu à rattacher, bien ou mal, aux phénomènes les plus vulgaires, une idée qui les consacre et les spiritualise, je m'en applaudis avec la joie d'un enfant qui commence à comprendre quelque chose dans le livre qu'on lui a donné à épeler. »

Ecoutez-le plutôt déchiffrer le Colisée.

Récapitulons maintenant son histoire, qui fait de lui un emblème de toutes les vicissitudes humaines. Romain par son origine, oriental par sa masse, grec par son architecture, juif par les ouvriers qui l'ont bâti, chrétien par le sang qui l'a consacré, cosmopolite par ses spectateurs de tous les pays et ses animaux de tous les climats, pendant trois siècles, théâtre des plus cruels plaisirs, temple des plus héroïques vertus ; à l'époque des barbares, colosse en quelque sorte grandissant parmi les palais qui tombent, et, au milieu de toutes ces ruines, symbole populaire de l'éternité de Rome ; puis, quand il reprend un peu de vie, tour à tour forteresse et monastère, arène d'un tournoi, hôpital de pestiférés, carrière qui fournit des matériaux à des édifices somptueux, salle de spectacle et atelier préparé pour des manufactures, repaire de voleurs et fabrique de salpêtre, il a passé par toutes les conditions, depuis les plus hautes jusqu'aux plus infimes, il est devenu la personnification matérielle de l'Ecclésiaste, qui a tout vu et qui s'est dégoûté de tout, et alors il a fini par se faire pénitent. Il s'est mis à prêcher le néant des choses humaines, le sacrifice et l'expiation. Le vieux Titan de l'architecture s'en est fait le trappiste ; mais il est resté beau dans son austérité, comme l'anachorète, courbé par l'âge, est beau avec sa tête chenue, ses rides et ses joues creusées par la pénitence. Les blessures qu'a reçues le Colisée lui ont rendu service : les maçons qui en ont démoli une partie ont été des artistes malgré

eux. Il doit aux crevasses qu'ils lui ont faites des effets de lumière, les plus beaux peut-être après ceux qu'on voit de temps en temps dans la basilique de Saint-Pierre, lorsqu'un nimbe lumineux se forme dans l'intérieur de la coupole. Les rayons du soleil, favorables à tous les monuments qui mettent en relief l'idée de sa glorification, n'ont, dans aucun édifice, plus de magie que dans cette basilique, expression terrestre de la gloire future. Dans l'ombre de la nuit, le Colisée a sa revanche, quand la lune, ce soleil des ruines lui distribue ce demi-jour inanimé qui est la décadence et comme la ruine d'une autre lumière (1).

Est-ce Gerbet, est-ce l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* qui a écrit la page suivante ?

Ce n'est pas encore tout : le propriétaire actuel (de l'abbaye de Liessies) est un prêtre, âgé de quatre-vingt-trois ans, qui a depuis longtemps apostasié, mais que le peuple condamne à s'entendre nommer chanoine.

Ce débris vivant de la Révolution, ce prêtre en ruines, a été poussé par un incompréhensible instinct, à venir habiter d'autres ruines moins lamentables que lui. Il assiste, avec une impassibilité qui stupéfait, à l'agonie du vieux monastère, il y préside, il l'accélère, il laisse les crevasses se multiplier, s'élargir, sans y mettre une seule pierre pour les boucher. Depuis qu'il est là, il n'a jamais occupé qu'une très petite partie du bâtiment ; mais cette partie même, il ne daigne pas en retarder la chute par quelques faciles réparations. Quand, dans l'appartement qu'il habite, les belles boiseries qui ornaient les salles de l'abbaye sont devenues toutes vertes d'humidité et de moisissure ; quand les sculptures du plafond menacent, en tombant, de le tuer dans son lit ; quand les poutres pourries s'affaissent, que le vent et la pluie entrent par les fenêtres, et que les débris des corniches et des colonnettes de marbre, s'amoncelant à la porte de sa chambre, sem-

(1) *Rome chrétienne*, II, 512-514.

blent vouloir la fermer comme un tombeau, alors il fait porter son lit et sa chaise dans un autre coin de sa maison, en attendant qu'un nouveau progrès des ruines vienne l'en chasser.

Ruines d'un monument, ruine d'un prêtre, il y a plus beau encore et plus saisissant. Relisons, avec Sainte-Beuve, ce passage :

Les cimetières qui recouvrent ce qui se passe dans le sépulcre, les nécropoles de l'Egypte qui dissimulent par leurs momies, l'inévitable décomposition de la nature humaine, certaines grottes de la Sicile qui ont la propriété de conserver les corps, les souterrains du Paris moderne, où les murailles d'ossements font voir en bloc ce que chacun a vu en détail, ne permettent point d'observer, comme on peut le faire dans les Catacombes, le travail, je ne dis pas de la mort, mais de ce qui est au delà de la mort.

En parcourant celles-ci, vous passez en revue les phases de la destruction, comme on observe, dans un jardin botanique, le développement de la végétation, depuis la fleur imperceptible, jusqu'aux grands arbres pleins de sève et couronnés de larges fleurs. Dans un certain nombre de niches sépulcrales qui ont été ouvertes à diverses époques, on peut suivre, en quelque sorte, pas à pas, les formes successives, de plus en plus éloignées de la vie, par lesquelles ce qui est là arrive à toucher, d'aussi près que possible, au pur néant.

Regardez d'abord ce squelette : s'il est bien conservé, malgré tous ses siècles, c'est probablement parce que la niche où il a été mis est creusée dans un terrain qui n'est pas sec. L'humidité, qui dissout tant d'autres choses, durcit les ossements, en les recouvrant d'une croûte qui leur donne plus de consistance qu'ils n'en avaient lorsqu'ils étaient les membres d'un corps vivant. Mais cette consistance n'en est pas moins un progrès de la destruction : ces ossements d'homme tournent à la pierre. Un peu plus loin, voici une tombe dans laquelle il y a une lutte entre la force qui fait le sque-

lette et la force qui fait la poussière : la première se défend, la seconde gagne, mais lentement. Le combat qui existe en vous et en moi entre la mort et la vie sera fini, que ce combat entre une mort et une mort durera encore longtemps. Dans le sépulcre voisin, tout ce qui fut un corps humain n'est déjà plus, excepté une seule partie, qu'une espèce de nappe de poussière un peu chiffonnée, et déployée comme un petit suaire blanchâtre, d'où sort une tête. Regardez enfin dans cette autre niche : là, il n'y a décidément plus rien que de la pure poussière, dont la couleur même est un peu douteuse, à raison d'une légère teinte de rousseur. Voilà donc, dites-vous, la destruction consommée ! Pas encore.

En y regardant bien, vous reconnaîtrez des contours humains : ce petit tas, qui touche à une des extrémités longitudinales de la niche, c'est la tête ; ces deux autres tas, plus petits et plus déprimés, placés parallèlement un peu au-dessous, à droite et à gauche du premier, ce sont les épaules ; ces deux autres, les genoux. Les longs ossements sont représentés par les faibles traînées, dans lesquelles vous remarquez quelques interruptions. Ce dernier calque de l'homme, cette forme si vague, si effacée, à peine empreinte sur une poussière à peine impalpable, volatile, presque transparente, d'un blanc mat et incertain, est ce qui donne le mieux quelque idée de ce que les anciens appelaient une ombre. Si vous introduisez votre tête dans ce sépulcre pour mieux voir, prenez garde : ne remuez plus, ne parlez pas, retenez votre respiration. Cette forme est plus frêle que l'aile d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe au soleil ; un peu d'air agité par votre main, un souffle, un son deviennent ici des agents puissants qui peuvent anéantir en une seconde, ce que dix-sept siècles, peut-être, de destruction ont épargné. Voyez, vous venez de respirer, et la forme a disparu. Voilà la fin de l'histoire de l'homme en ce monde.

En vérité, cela ne ressemble à rien de connu, ni à la scène des fossoyeurs, ni à l'oraison funèbre de Madame.

Il y a là quelque chose de nouveau, de rare, d'unique. Le premier saisissement passé, reprenez ligne à ligne cette description du néant. Savourez l'art consommé de cette gradation impitoyable, le contraste entre le prélude traînant, lourd, et d'une imprécision voulue, et les touches vives, sèches, nettes, cruelles des derniers tableaux. « Ce qui se passe dans le sépulcre », « ce que chacun a vu en détail », « ce qui est là », on dirait un gauche apprenti, mal guéri du mauvais accent de son terroir bisontin, conscient de la pauvreté de sa palette, et qui jette avec dépit ses pinceaux, renonçant à lutter avec les maîtres. « Jardin botanique », « grands arbres pleins de sève et couronnés de larges fleurs », le maladroit, il va donc osciller jusqu'au bout entre une poésie fanée et la plus banale des proses. Qui croirait qu'une symétrie savante a placé là, avec une arrière-pensée tragique, cette idée, cette image de végétation qui va conduire tout le tableau !

Pourquoi languir ainsi devant les premières niches sépulcrales ? Pourquoi ces lenteurs, ces phrases pesantes, ces parenthèses incolores de guide consciencieux, savant et blasé. On ne sent pas encore, on sentira bientôt quelle émotion puissante le fixe devant les débris qui du moins ont encore quelque chose de l'homme, devant la « nappe de poussière, un peu chiffonnée », « d'où sort une tête ». Un novice irait plus vite en besogne. Il faut être bien sûr de soi, bien maître de son art, pour traîner ainsi.

Cet art triomphe avec la dernière strophe, et triomphe, comme toujours, en se dérobant. Quoi de plus simple en apparence, que la minutieuse description de ces « petits tas » de poussière. Il suffit de voir, de rendre ce qu'on a vu. Mais seul un grand artiste sait voir ces choses, et trouver des mots, des couleurs pour dépeindre ce qui n'a même plus de forme. J'ajoute qu'il faut être Gerbet pour imaginer d'éclairer ce néant à la lumière d'un autre néant, et pour assurer la victoire de l'esprit sur la matière par cette image désespérée qui oppose au dernier « calque » du corps humain, l'empreinte moins impalpable de l'âme. Autant que l'instinct de l'artiste, la foi paisible du chrétien a réglé l'allure de cette promenade funèbre, compté les minutes patientes de chaque station. Ce calme regard qui ne s'épargne aucune des phases de la destruction, est d'un croyant qui « sent vivement qu'il n'y a pas de catacombes pour les âmes ». Il faut ne rien craindre de la mort pour exalter si tranquillement sa puissance.

Je m'étais promis de ne parler que pour les profanes,

de n'étudier cette prose que par le dehors, et d'oublier, autant que possible, que cette plume n'a jamais écrit que des méditations ou des cantiques. La résolution me semblait d'autant plus facile à tenir que manifestement l'abbé Gerbet aime son métier d'écrivain. Il a du plaisir à écrire, à ne pas céder à l'invitation de la première épithète qui se présente, à multiplier, à resserrer les convenances entre les mots et les choses, entre le nombre de la période et le mouvement d'une pensée, souvent subtile et toujours passionnée. Au moment même où touchant aux mystères les plus augustes, il se reprocherait davantage encore de n'écrire que pour écrire, son oreille reste sensible à ces harmonies préétablies qui sont la règle suprême du style, sa main exigeante cherche d'instinct, l'expression exacte et vive, le tour, l'image, les élégances naturelles du discours.

Malheureusement, en face des parties les plus achevées de cette œuvre, une sorte de pudeur religieuse, de respect sacré nous empêchent de surprendre l'écrivain dans le secret de ce travail inconscient. Au moment où les confidences de l'artiste nous seraient le plus précieuses, nous sentons que nous n'avons plus le droit d'interrompre les élévations, l'extase intense et paisible du poète. De ces hauteurs où il nous mène, les finesses du métier d'écrire paraissent presque méprisables et on oublie volontiers que sans l'exquise perfection de chaque détail, la beauté de l'ensemble serait moins impérieuse et moins entraînante. Plus qu'à tout le reste, je pense ici aux deux pages jadis fameuses que Gerbet, en une heure d'inspiration souveraine, écrivit « pour l'éternité » :

O vous qui avez écrit le Phédon, vous, le peintre à jamais admiré d'une immortelle agonie, que ne vous est-il donné d'être le témoin de ce que nous voyons de nos yeux, de ce que nous entendons de nos oreilles, de ce que nous saisissons de tous les sens intimes de l'âme, lorsque, par un concours de circonstances que Dieu a faites, par une complication rare de joie et de douleurs, la mort chrétienne, se révélant sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces soirées extraordinaires dont le crépuscule a des teintes inconnues et sans nom ! Quels tableaux alors ! quelles apparitions ! Vous en citerai-je une, ô Platon ? Oui, au nom du Ciel, je vous la dirai. Je l'ai vue il y a quelques jours : mais dans cent ans je

dirais encore qu'il n'y a que quelques jours que je l'ai vue. Vous ne comprendrez pas tout ce que je vais vous dire, je ne peux vous parler de ces choses que dans la langue nouvelle que le christianisme a faite. Vous en comprendrez toujours assez.

Sachez donc que de deux âmes qui s'étaient attendues sur la terre, et qui s'y étaient rencontrées, et que Dieu avait unies par le nom d'époux et d'épouse, en ouvrant devant elles une longue perspective de ce qu'on appelle bonheur, que de ces deux âmes, l'une arrivait, par une volonté pure, à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie ; l'une sortait des ombres de l'erreur, comme l'autre était près de sortir des ombres de la terre ; l'une se disposait à participer pour la première fois au plus auguste mystère du Christ, lorsque l'autre allait le recevoir comme une transition dernière à la communion éternelle. Or, c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent accomplir chacune leur communion, ou plutôt cette communion une et double, dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, comme à la veille d'un voyage qui sépare on prend en commun un dernier repas de famille. Il était juste aussi, pour celui qui allait partir, et qui avait demandé avec tant d'instance la foi pour celle qui restait, il était juste qu'il vît, de ses derniers regards, descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire dans toute l'étendue de son cœur : *Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut,* qui n'est ni le mien, ni le sien, mais le vôtre, ô mon Dieu ! Et comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui ; et, par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà une espèce d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel, où le mystère du Christ mourant allait se renouveler.

Elle y suspendit des ornements et des fleurs, car une

première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au-devant de l'autel rappelaient une autre fête : elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour que le jour de la séparation ; et, après avoir été depuis lors mises à l'écart, elles sortaient de nouveau, elles repassaient là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire. Tout à coup, cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel, comme la mort, la ténébreuse mort, s'illumine, pour le juste, des rayons que Dieu tient en réserve pour ses derniers regards. Le sacrifice commença, et il était minuit. Pourquoi fut-il célébré à cette heure ? Je vous en dirais bien une raison que les hommes savent ; mais j'aime à croire que les Anges de Dieu en savent d'autres encore, parce qu'ils connaissent toutes les mystérieuses concordances des moments, des heures et des nombres sacrés. C'était l'heure de la naissance du Christ, consommateur de notre foi, auteur de notre ciel ; et il y avait là aussi, je vous l'ai dit, entre ce lit de mort et cet autel, une double naissance, l'une au ciel, l'autre à la foi : réunion rare et privilégiée. Je crois à ces harmonies des heures en faveur de certaines âmes ; je crois que le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos arrangements profanes, est, sous la main de Dieu, un rythme souple et docile, qui obéit, mieux que nous le pensons, aux convenances des élus.

Le sacrifice donc commença à minuit. Toute une famille y assistait, et avec elle un ami fidèle à toutes les douleurs. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essaierai pas ; nulle d'entre elles ne sait elle-même tout ce que Dieu lui a fait sentir. Comme en un jour où le ciel est moitié sombre, moitié serein, un éclair n'en traverse pas moins en un instant tout l'espace d'un pôle à l'autre, ainsi en était-il du sentiment et de la prière, au milieu de cette admirable scène. Ces éclairs de l'âme étaient en quelque sorte présents à la fois sur

tous les points de l'étendue que Dieu a donnée au cœur de l'homme, depuis les pensées les plus douces jusqu'aux plus déchirantes, car tous les contrastes étaient réunis dans cette chambre sacrée ; ils y étaient représentés, sensibles, vivants : cet autel paré, qui semblait adossé à un cercueil ; ces fleurs, qui prédisaient, parmi les glaces de la mort, l'approche de l'éternel et invisible printemps ; cette garde-malade, au sombre habit, qui se tenait, comme une morte voilée, en face de l'aube et de l'étole du prêtre, symboles d'immortalité ; ces vêtements blancs de la première communiante, de l'épouse de Dieu, qui allaient se changer en la robe noire de la veuve de l'homme ; cette première et cette dernière communion mêlées ensemble ; ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme ; cette hostie, partagée entre l'époux et l'épouse, double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur ; toute cette famille, ensevelie dans un pieux silence, où l'on n'entendait que des larmes qui tombaient sur les livres de prières, et, au milieu de ce prosternement général, la tête seule du mourant, soulevée sur sa couche, dominant, calme et sereine, toutes ces têtes inclinées par la douleur ! Et si ce divin spectacle, si expressif, si parlant, n'était lui-même qu'un voile qui couvrait d'autres merveilles saintes ; si je vous disais que celle qui restait avait demandé la foi au lieu du bonheur, et que celui qui partait avait, jeune et heureux, offert sa vie pour lui obtenir sa foi ; si, lorsqu'il vit cette grâce descendre enfin du ciel, mais comme une flamme qui venait, en consumant sa vie, accomplir l'holocauste qu'il avait préparé ; si, dis-je, à cette vue, recueillant ses forces défaillantes, il avait tracé en quelques lignes, et sous la forme d'une élévation vers Dieu, un des plus sublimes testaments de résignation tendre et d'héroïque amour que l'âme d'un chrétien ait jamais inspirés au cœur d'un époux ; si, portant tour à tour ses pensées vers les anges du ciel, et ses regards sur les êtres chéris qui entouraient son lit de mort, ces deux apparitions se confondaient parfois dans son esprit, de telle sorte qu'il semblait prendre les unes pour les

autres, Dieu permettant cette douce méprise pour que la transition de ce monde à l'autre lui fût plus unie et plus simple ; si, au moment où il venait de quitter la terre, son image, peinte sous des traits déjà si beaux dans tous les cœurs qui le connaissaient intimement, commença néanmoins à y grandir encore, à s'y transfigurer, parce qu'ils découvrirent tout à coup, dans de modestes papiers qu'il avait cachés, des traces, des reflets de son âme jusqu'alors inconnus, semblables à ces sillons de lumière que laisse après elle une apparition qui s'évanouit ! Non, je ne puis vous dire ce que j'ai vu et senti. J'ai lu autrefois les méditations des sages sur le monde futur, je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie ; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette sainte et grande nuit ! Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au delà ; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'a paru si transparent ; jamais je n'ai eu une pareille intuition de notre immortalité. Je prie Dieu de me réserver ce souvenir pour l'instant de ma mort ; car s'il me réapparait alors, il me semble que mes dernières pensées de la terre iront se joindre, par une transition plus douce, à la première vision qui suit le grand réveil (1) !

« L'abbé Gerbet... a en lui ce qu'il faut pour être l'homme des *Tusculanes* chrétiennes », je n'ai pleinement compris ce mot de Sainte-Beuve que l'autre jour, lorsque par un heureux hasard, feuilletant un volume dépareillé. de l'*Université catholique* (2), je rencontrai les deux premiers chapitres des *Derniers entretiens d'Albéric d'Assise* Grande fut ma déception — je ne dis pas ma surprise — de voir que l'auteur avait négligé de mener à bonne fin cette œuvre originale et charmante. Telle quelle, néanmoins, elle mérite d'être tirée de l'oubli. Ces deux chapitres, le premier surtout que l'on prendrait pour une ébauche du *Santo* de M. Fogazzaro, sont parmi les pages les plus bien-

(1) Ce chapitre des *Vues sur la Pénitence* est, comme l'on sait, la première esquisse et le résumé du *Récit d'une sœur*.

(2) Année 1846.

faisantes, les plus apaisantes que je connaisse. Il y a bien ici et là quelques longueurs, et, parfois, dans la discussion, un peu de sécheresse scolastique, ces *soirées* d'Assise n'égalent pas les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* mais nous verrons surtout en elles une leçon de recueillement et de calme, une sorte d'introduction à la poésie.

DERNIÈRES CONFÉRENCES D'ALBÉRIC D'ASSISE

INTRODUCTION

I. — Assise.

Les monuments, destinés à honorer la cendre des morts, offrent une gradation qui s'étend depuis l'humble pierre posée sur une fosse, jusqu'aux constructions colossales. Les Pharaons se sont donné des pyramides ; les empereurs romains se bâtissaient des tours pour sépulcres. Le Christianisme a fait plus : la tombe des saints, soulevée vers le ciel et agrandie par le respect des peuples, s'est transformée en basiliqnes splendides. Ce n'est pas là toutefois le plus haut degré de la hiérarchie des tombeaux. Il y a quelque chose de plus complet lorsqu'une ville, qui possède la tombe et l'église d'un saint, est elle-même toute parsemée de monuments pleins de son souvenir, qui semblent former, par leur réunion, l'enceinte extérieure et presque le vestibule de la basilique funèbre. Cet apogée de la gloire dans le sépulcre a été accordé à l'homme qui a fui avec le plus de soin la gloire pendant sa vie. Saint François d'Assise avait été si jaloux de s'assurer une obscurité immortelle, qu'il avait ambitionné le privilège d'une sépulture ignominieuse. Il avait prié, en mourant, ses disciples de l'enterrer hors des murs, dans un lieu des-

tiné au supplice des malfaiteurs (1), et surnommé pour cette raison la *Colline de l'Enfer* (2). Mais il se trouve que la ville qui garde son berceau et sa tombe, les a tellement entourés d'hommages et de monuments, qu'elle a reçu, à cause de lui, le plus céleste des surnoms, celui de *Cité séraphique*. Au lieu de quelques pieds de terre, qu'il se croyait indigne d'y obtenir pour sa fosse, Assise tout entière forme son mausolée. Tel est le caractère, unique peut-être en son genre, de cette petite ville de l'Ombrie, telle est l'idée qu'elle représente.

Quelques vieux débris, étrangers d'ailleurs à l'idée principale, s'harmonisent avec elle par les graves pensées qu'ils suggèrent. Assise a sur sa tête une couronne de ruines dans ce qui reste des tours et des murs crénelés de son château fort, au sommet du monticule sur le penchant duquel elle est située : autour d'elle, une ceinture de remparts qui tombent, et, sur sa place les colonnes d'un ancien monument des Romains sont devenues le portique de son hôtel de ville. La façade de cet édifice est toute placardée d'épitaphes antiques, retrouvées dans les fouilles : ces affiches de la mort ont été exposées dans le lieu qui serait le plus mondain et le plus bruyant de la ville, si la ville avait quelque chose d'agité. Ses rues dans lesquelles on rencontre des arcs-boutants, des devants de maisons gothiques et des fresques à demi effacées, sont presque aussi paisibles que les corridors d'un cloître. Hormis quelques chants populaires qui se produisent parfois sur la voie publique aux heures du soir, Assise n'entend guère que la psalmodie aérienne des cloches de ses monastères, et la voix de quelques oiseaux dans ses jardins : leurs plus faibles gazouillements sont presque du bruit dans son silence.

(1) Sciendum quod B. Franciscus in extremis interrogatus a fratribus suis ubi volebat sepeliri, respondit : *ad Carnarium*. Erat autem Carnarium ubi sepeliebantur corpora damnatorum. Benevuto Rambaldi, *Commentar. latin. in Dante*, ad cantum XI Paradisi.

(2) Beatus Franciscus debuit sepeliri in loco extrà civitatem qui dicebatur Collis inferni. Rainesio d'Arezzo, *Legend. de S. Francesco, script. an.* 1277.

Il est à désirer qu'il y ait quelques villes du même genre, disséminées de distance en distance, comme des oasis de paix, au milieu de notre civilisation bruyante et troublée. Des résidences, qui ont quelque chose d'intermédiaire entre la cité et le cloître, sont de véritables champs d'asile pour la méditation, appropriés à un état de société, où la plupart des écrivains vraiment sérieux sont eux-mêmes une espèce de milieu entre le moine savant et le mondain frivole. Durant le moyen âge, on a parfois exagéré les avantages de la retraite pour les travaux de la pensée, on les méconnaît trop aujourd'hui. Dans le tumulte croissant des opinions et des partis, dans ce tourbillon d'affaires et d'idées si rapide et si changeant, vous sacrifiez souvent la puissance de la réflexion à la mobilité des choses journalières. Il est légitime, sans doute, que beaucoup d'hommes d'intelligence et de cœur prennent position dans les principaux centres de l'agitation intellectuelle, pour y faire l'œuvre du moment ; mais, en versant chaque jour leurs pensées sur ce foyer brûlant, ils ne peuvent guère laisser se former dans leur âme ces réservoirs d'où les idées s'échappent ensuite à grands flots. Au moral comme au physique la source des fleuves se trouve ordinairement dans les lieux cachés et solitaires. Ne repoussons donc pas le bienfait d'un séjour de quelques années, de quelques mois dans les retraites fécondes qui peuvent, à un certain degré, suppléer à la vie méditative des cloîtres. J'en trouve le type, à la fois austère et gracieux, dans cette chère ville d'Assise pleine de silence, de souvenirs, de chefs-d'œuvre de l'art, et coordonnant, au sein d'un riant paysage, tous ses monuments à un tombeau. On l'appellera, si l'on veut, une ville funèbre, mais funèbre à la manière de l'architecture gothique, dont la vue produit dans les consciences tranquilles beaucoup plus de sérénité que de tristesse.

La ville de saint François voit à ses pieds la belle plaine qui s'étend de la montagne de Spolète à celle de Pérouse, comme un enclos planté d'arbres. Dans les temps anciens les tombeaux étaient souvent entou-

rés de bosquets, où l'on plaçait des statues, des emblèmes, pour annoncer la présence du sépulcre, et préparer l'esprit des visiteurs aux impressions que son aspect devait leur faire éprouver. Il y a aussi, dans le grand bosquet formé par la vallée de l'Ombrie, quelques monuments significatifs, qui gardent les entrées de la ville sépulcrale. Ce sont les monastères de *Sainte-Marie-des-Anges* et de *Rivo-torto,* auxquels on peut joindre, pour en compléter le sens, le petit couvent des *Prisons-de-Saint-François,* retiré parmi les buissons de la montagne. Les pauvres réduits qui existaient sur ces trois points au XIIIe siècle, correspondent chacun, par quelque trait particulier, aux trois vertus que le pinceau immortel de Giotto a glorifiées, quelques années après, sous la voûte de la basilique d'Assise. A Sainte-Marie-des-Anges, le souvenir de la chasteté de saint François, éprouvée par des tentations, est resté attaché à une haie d'épines, qui est aujourd'hui un jardin de roses. Rivo-torto, où il a composé sa *Règle*, rappelle spécialement la vertu de l'obéissance, sur laquelle elle est fondée.

Rien n'exprime plus vivement le détachement absolu de toutes les choses du monde, la pauvreté volontaire, que les *Prisons-de-Saint-François.* Ce lieu a été ainsi nommé, parce que les espèces de trous, adoptés pour cellules, étaient si étroits et si nus, qu'on ne pouvait les comparer qu'aux loges de la geôle la plus dure : c'est là qu'on voit encore une petite grotte taillée dans la pierre vive qui lui servait de lit. Ces trois monastères sont donc les témoins d'une des plus grandes victoires qui aient été jamais remportées sur la triple concupiscence de la chair, de l'orgueil et de l'égoïsme avare, ces ennemis éternels de la charité. Il y a, de temps en temps, dans les rapports des objets matériels avec les choses morales, certaines combinaisons qui sont pour l'âme ce que l'architecture est pour les yeux. On peut en voir un exemple dans ces monuments et ces souvenirs, placés, comme des arcs de triomphe, près des avenues qui conduisent à la tombe du héros chrétien.

En entrant dans Assise, arrêtons-nous un instant devant la principale porte de la ville, située sur la route qui va directement à Foligno. De là on découvre dans le lointain, au fond de la vallée, les toits blanchâtres de Spolète. Une des portes de cette ville, qui regarde la route d'Assise, a une inscription glorieuse. Cette inscription rappelle qu'Annibal, vigoureusement repoussé par les habitants de ce municipe romain, a laissé son nom à cette porte par une fuite célèbre (1). La cité séraphique a choisi, pour la sienne, une inscription étrangère à toutes les agitations de ce monde, et douce comme une voix du ciel. On y a inscrit les paroles de la dernière bénédiction que saint François lui a donnée. Avant d'arriver à Sainte-Marie-des-Anges, où ses disciples le transportaient, le vieux patriarche, aveugle et mourant, les pria de le tourner la face vers sa ville chérie, et il lui dit : « O ville, le Seigneur te bénit, car beaucoup d'âmes seront sauvées par toi, beaucoup de serviteurs du Très-Haut habiteront en toi, et seront retirés de toi pour le royaume éternel (2). »

Les rues d'Assise, avec leurs anciennes fresques, annoncent, à leur manière, la présence de l'église sépulcrale. Quels qu'aient été les sujets particuliers de ces peintures, elles ont été placées là à cause du tombeau de saint François. Il a été, dès l'origine, un centre d'attraction pour les arts. Cimabüe et Giotto, ces deux vieux aigles de la peinture chrétienne, s'étaient posés sur ce tombeau ; à leur suite une nuée de peintres vint s'abattre successivement sur le lieu où leurs maîtres avaient fixé leur vol. Ceux-ci s'étaient réservé les murs

(1) Annibal
Cæsis ad Trasymenum Romanis
Urbem Romam infenso agmine petens,
Spoleto
Magnâ suorum clade repulsus
Insigni fugâ Portæ nomen fecit.

(2) Benedicta tu civitas à Domino, quia *per te* multæ animæ salvabuntur, et *in te* multi servi Altissimi habitabunt, et *de te* eligentur ad regnum æternum.

de la basilique, d'autres se sont donné les rues de la ville.

Douze monastères d'hommes et de femmes, appartenant aux quatre branches de l'immense famille de saint François, s'élèvent, comme des tentes placées à l'ombre de la basilique, auprès de la grande tente patriarcale où leur père est endormi. Dans plusieurs de ces monastères et dans quelques autres édifices, divers monuments, sanctifiés par lui, nous offrent les traces toutes vives de son histoire. La maison paternelle de saint François est devenue la *Chiesa nuova ;* on dirait que ses cinq coupoles, empruntées au style des églises grecques et formant une exception dans l'architecture de celle d'Assise, font allusion aux cinq plaies des stigmates. Cette église conserve quelques parties des vieux murs de la maison. Tout près on vénère l'étable où il est né. La cathédrale, bâtie quelques années avant sa naissance par Jean de Gubio, garde néanmoins un souvenir de lui. Il a survécu à la transformation qu'un architecte du XVIIe siècle a fait subir à l'intérieur de cette église ; transformation bien déplorable, si l'on en juge d'après les symboles et les arabesques de la façade. La mémoire de saint François a protégé du moins les anciens fonts baptismaux où il a été fait chrétien. Nous retrouvons ensuite à Sainte-Claire, à Saint Damien, à la *Chiesa-Nuova,* le crucifix si célèbre dans l'histoire du grand serviteur de Dieu, le tronc dans lequel il a jeté l'argent qu'il avait apporté pour la réparation d'une église, la prison où son père l'a renfermé.

L'évêché montre la salle qui le vit s'affranchir des persécutions de son père : en présence de celui-ci et de l'évêque, il s'y dépouilla de ses habits, protestant qu'il ne voulait rien garder de l'héritage paternel, et qu'il aurait pour père Dieu seul. Dans la chapelle de la Portioncule, à Sainte-Marie-des-Anges, Dieu ratifia, en l'appelant à la pauvreté apostolique, la protestation que François avait faite dans la salle de l'évêché. Tous ces traits appartiennent à la première période de sa vie. Mais à partir de cette époque, entre les événements de sa jeunesse et les faits de ses derniers jours, sa mémoire

s'éclipse presque entièrement dans les monuments d'Assise, pendant la plus grande partie de cette période où il avait voulu s'éclipser lui-même du monde. Aux approches de sa mort, les monuments reparaissent. Le trésor de la basilique possède les habits de sa vieillesse. Quelques flocons d'herbes, avec lesquels sainte Claire a essuyé le sang des stigmates, se conservent parmi les reliques du monastère où repose le corps de cette première fille spirituelle de saint François. Un hôpital marque encore l'endroit du *Spedalicchio,* ou petit hospice, près duquel il s'est retourné vers Assise pour lui donner sa dernière bénédiction. A Sainte-Marie-des-Anges, à côté de la chapelle, où il avait tout quitté, se trouve la cellule où son âme est allée prendre possession de tout.

Il y a de nos jours une foule d'hommes qui ne peuvent plus comprendre les sentiments avec lesquels la piété chrétienne suit, pour ainsi dire, pied par pied, toutes les traces de saint François. Mais, en le mesurant à la seule mesure de leurs idées, ils devraient encore le trouver bien grand. La simple bienfaisance, l'esprit d'association, le culte des arts pourraient les initier à l'admiration d'un homme que nul n'a surpassé dans son dévouement aux souffrances des classes pauvres, qui a remué le monde par l'association qu'il a fondée, qui, du fond de son tombeau, a fait éclore d'innombrables monuments, avec lesquels tous les arts ont couronné sa mémoire. Il a bien mérité cette couronne terrestre. L'idée fondamentale de saint François est une des plus nobles pensées qui soient venues d'en haut dans un cœur d'homme, car il y a l'infini entre la pauvreté volontaire, mais constamment occupée, telle qu'il la concevait, et le vice social de la mendicité oisive. Lui et ses compagnons disaient aux peuples : « Nous venons au milieu de vous pour nous mettre à votre disposition. Nous vous donnerons notre temps avec toutes ses heures, notre amour avec tous ses services. Mais vous savez que tous les ouvriers, avant d'engager leur travail, stipulent leur salaire. On fixe d'avance la somme qui leur sera due ; s'ils le demandent, on rédige un

contrat en bonne forme, et ce contrat est scellé par un notaire. Voici donc nos conditions : notre salaire sera tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit peu ; notre contrat sera votre charité ; notre notaire, c'est Dieu. » Une pareille convention était presque aussi honorable pour le peuple auquel on pouvait avec confiance la proposer, que pour les ouvriers apostoliques qui s'en contentaient. Les relations sociales peuvent être caractérisées par trois principes divers, qui servent à mesurer à quel degré elles s'éloignent ou se rapprochent de ce type idéal de la fraternité parfaite que la foi nous montre dans le ciel : la Contrainte, qui est, dans certains cas, le triste supplément de la justice ; la Justice, qui détermine rigoureusement les exigences inflexibles du droit ; enfin une troisième chose, qui n'invoque ni la force, ni même la justice : c'est la Charité gratuite offrant ses services à la charité libre. Si les opinions d'un siècle repoussaient inexorablement toute institution fondée sur ce principe, ce siècle ne rendrait pas pour cela cette pensée moins haute, il déclarerait seulement qu'il est trop bas dans l'égoïsme pour la comprendre et pour la supporter.

Je rencontre, en passant, ces observations près de ma route, mais je n'ai pas besoin de demander un passeport à la philosophie pour continuer notre pieux pèlerinage au tombeau du pauvre d'Assise. Le principal gardien de ce tombeau est le vaste monastère contigu à la basilique. On l'appelle le *Sagro Convento,* parce qu'il a été bénit et consacré comme s'il était une basilique lui-même. Les arceaux, qui se développent à l'instar d'un portique le long de sa principale façade, donnent à cet édifice l'apparence d'une église plus que d'une maison. Dans l'intérieur, les corridors du cloître, la salle du vieux chapitre, les réfectoires, le logement des étrangers, l'appartement papal ont été ornés de peintures, dont plusieurs malheureusement sont aujourd'hui effacées par le temps. Les portraits des généraux de l'ordre et de belles têtes de bienheureux enfants de saint François, forment un cortège à l'image solennelle

de leur patriarche. Tout ce monastère est comme la grande sacristie de la basilique.

Pour bien comprendre celle-ci, il faut, ce me semble, se rappeler que l'architecture, la peinture, la musique, dans ce qu'elles ont de plus élevé, de supérieur aux procédés purement techniques, sont des formes variées de la poésie qu'elles expriment avec des signes, des couleurs et des sons. La poésie est l'art souverain, le principe générateur, l'aîné des trois autres. Il arrive souvent qu'elle se produit d'abord sous la forme qui lui est propre, et les autres viennent ensuite : quelquefois, au contraire, elle commence par se révéler dans un chant, un tableau, un monument, pour se transformer plus tard en ode ou en épopée. Toute grande composition poétique appelle et provoque des œuvres qui la reproduisent, à quelque degré, dans le domaine des autres arts. Toute grande œuvre appartenant à quelque partie de ce domaine, finit par inspirer ou du moins rencontrer une production poétique qui lui répond. Ces créations sont toujours ou l'annonce ou le complément les unes des autres.

L'architecture a pris les devants dans la glorification du héros d'Assise. Il était mort en 1226, et de 1227 à 1230 la basilique a été construite par Jacques l'allemand, architecte renommé, que le principal disciple de saint François, le frère Elie, avait demandé à l'empereur d'Allemagne. Cette basilique se compose de deux églises, dont l'une est superposée à l'autre. Chacun est frappé, à la première vue, du contraste que l'architecte a voulu produire. « On y a combiné harmonieusment, dit très bien l'auteur d'un opuscule italien sur Assise, le souvenir perpétuel et, pour ainsi dire, le portrait de l'abjection de saint François et l'expression de sa gloire céleste. L'église inférieure est toute triste, l'autre est toute radieuse. La première vous demande des larmes, la seconde réjouit le cœur. L'une raconte à chacun la pénitence et les austérités du patriarche séraphique, l'autre vous le fait entrevoir dans les cieux couronné et riant. »

L'idée de la pénitence terrestre, avec son cortège de

sacrifices volontaires ou de souffrances acceptées avec résignation, et l'idée de la transfiguration glorieuse et éternelle, sont, en général, les deux grandes faces du Christianisme, que l'architecture doit reproduire, pour correspondre au plan divin de l'architecture spirituelle de ce temple, dont Dieu a posé les colonnes. Le génie chrétien a conçu, comme j'aurai occasion de le dire ailleurs plus au long, deux systèmes d'édifices religieux, qui ont chacun sa racine dans l'essence même du Christianisme : car l'un d'eux est plus particulièrement en harmonie, par ses traits principaux, avec cette douce tristesse, avec cette espérance gémissante, qui fait le fond de la plupart de nos prières ; l'autre exprime plus vivement ces joies ineffables, que la prière connaît aussi, ces extases du bonheur que les saints ont eu de temps en temps sur la terre, et qui leur faisaient comprendre le ciel. La difficulté de figurer simultanément ces deux idées, non dans les parties accessoires d'un édifice, mais dans son ordonnance générale, constitue un des problèmes fondamentaux, de l'architecture chrétienne. Dans l'église de saint François, on a cherché à le résoudre par une basilique à deux étages, correspondant à ce double point de vue, par leur position respective, et surtout par le caractère dont ils sont empreints.

L'auteur de l'opuscule que j'ai cité tout à l'heure, emporté par son admiration, est tenté de voir un effet surnaturel de la Providence divine dans la création d'une pareille église, à une époque où les arts sortaient à peine, dit-il, de l'ignorance la plus barbare. Il eût mieux fait de remarquer que c'était une production toute naturelle, toute simple, dans le siècle de foi et de poésie qui a formé Cimabüe, Giotto et Dante : tout le miracle était dans leur génie. Si, avec les idées qui ont régné dans les derniers siècles sur l'art ou plutôt contre l'art chrétien, on avait fait sortir de terre une œuvre de ce genre en plein XVIIIe siècle, par exemple, ce serait le cas de crier au miracle : on a bien su nous épargner un pareil acte de foi.

L'architecture avait fait son œuvre pour la tombe de

saint François : la peinture vint à son tour, mais avec plus d'amour encore. Elle couvrit, elle tapissa de ses fresques les murs, les arceaux, les voûtes des deux basiliques. Cette admirable peinture, brodée par le pinceau des Cimabüe, des Giotto, des Buffalmaco, est aujourd'hui rongée en plusieurs endroits. Sous le règne des fausses doctrines en matière d'art, le dédain et l'oubli avaient jeté sur elle leur poussière, plus fatale que celle du temps ; et le vieux génie chrétien, méconnu, humilié, repoussé, fut aussi, à sa manière, le pauvre de la basilique d'Assise. La justice a commencé pour lui. Il a retrouvé des amis, des courtisans, mieux que cela de glorieux vassaux. Owerbeck lui a déjà offert un premier tribut de son talent. Il l'a placé, non dans la basilique du *Sagro Convento*, mais dans une église qui n'est pas illustrée par les tableaux des vieux maîtres, dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, comme une de ces offrandes modestes qu'on dépose à la porte d'un palais, quoiqu'elles méritent bien une place dans le salon.

Je n'ai ni le temps ni le droit d'entretenir mes lecteurs des peintures d'Assise, après les juges compétents qui en ont parlé. Je m'arrêterai seulement une minute devant les quatre tableaux de Giotto, représentant les vertus de saint François, avec son triomphe, et disposés, à l'instar d'une couronne, précisément au-dessus de sa tombe. J'admire avec quelle vigueur de sentiment chrétien il a saisi dans le vif le sujet qu'il voulait traiter. Supposez que quelques-uns des artistes de nos jours, qui prétendent faire des œuvres chrétiennes avec une âme païenne ou rationaliste, entreprennent le même sujet : vous pouvez parier qu'ils figureront ces vertus sous des formes gracieuses, ou du moins calculées pour réconcilier avec elles les idées mondaines et philosophiques. La Chasteté sera une jeune fille vierge, les yeux baissés : on lui donnera peut-être un lis et je ne sais quoi encore. Les deux autres vertus, la Pauvreté, et l'Obéissance, seront traitées dans le même style. Giotto s'est placé au point de vue opposé. Il a résolument sacrifié le caractère suave avec lequel ce sujet

pourrait être légitimement représenté dans d'autres tableaux. D'après le plan de sa composition, ces vertus devant être la préparation du tableau final, celui du triomphe, il a voulu, pour cette raison même, les prendre dans ce qu'elles ont de dur et de formidable pour la faiblesse humaine. « Vous ne serez couronnés, disent les Livres saints, que parce que vous aurez bien combattu. » La Chasteté est enfermée dans une forteresse, défendue par des hommes armés ; la Pénitence repousse dans l'abîme l'Amour impur et la Mort ; l'Obéissance reçoit un joug de bœuf, imposé à l'Orgueil comme à un animal fougueux. Dans le mariage de saint François et de la Pauvreté, celle-ci a des épines sur la tête et aux pieds : un chien aboie contre elle, un mauvais sujet lui jette des pierres. Durant les siècles de foi, le sentiment public acceptait avec plaisir dans les œuvres d'art ce rude contraste de l'abnégation chrétienne avec le triomphe qui l'attend. Aujourd'hui, la faiblesse des croyances et des mœurs n'aime à entendre parler d'elle que lorsqu'on la lui présente sous une forme, pour ainsi dire, édulcorée. C'est ce qui contribue à égarer les artistes, lorsqu'ils entreprennent de faire, sans foi, des tableaux de foi. Il leur est bien difficile de trouver en eux-mêmes quelque chose qui les soutienne contre la tentation de flatter les fausses délicatesses du temps, pour en obtenir les suffrages. De nos jours, l'art religieux devient bien vite courtisan, servile, s'il n'a pas une conscience austère. Il court grand risque de porter la livrée, quand il n'a pas le crucifix dans le cœur. On oublie trop qu'à certaines époques il doit, lui aussi, soutenir une grande lutte, et qu'il tombe bien bas comme art, s'il ne s'élève pas jusqu'à être une vertu. De bonnes méditations, faites sur ce sujet de temps en temps, loin des séductions du monde, ne seraient point inutiles : je ne connais pas pas de meilleure retraite pour s'y livrer que la ville d'Assise avec son calme, et sa basilique avec ses tableaux.

Les peintres qui font le pèlerinage d'Assise peuvent aussi s'y inspirer des beaux chants religieux qu'on y

entend. Il y a, je crois, plus de peintres qui comprennent la musique, que de musiciens qui comprennent la peinture. C'est, sans doute, parce que la musique est une parole poétique, comme la peinture est une écriture splendide, et que la faculté de parler est plus naturelle que l'art d'écrire. Quoi qu'il en soit, les chants de la basilique d'Assise font mieux sentir ses tableaux. Il est très heureux, sous ce rapport, que les papes lui aient conféré le titre de basilique patriarcale. Cette dignité l'a obligée d'entretenir un chœur de chanteurs, d'avoir une chapelle, à l'instar des basiliques patriarcales de Rome, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre et Sainte-Marie-Majeure. Chaque jour, au service du matin et à l'office du soir, la musique religieuse y est plus choisie, plus solennelle qu'elle ne l'est, dans beaucoup de cathédrales, aux plus grands jours de l'année. Il ne faut pas juger toutefois des traditions musicales d'Assise par les morceaux qu'on y exécute à la fête même de saint François. Des chanteurs de bonne volonté y accourent de tous les pays voisins, et ils chantent ce qu'ils savent. La musique y est meilleure aux plus simples offices. Elle prend surtout un caractère antique, profond, bien approprié à cette basilique, pendant la cérémonie du *transit* de saint François. Cette cérémonie a lieu, durant une grande partie de l'année, chaque samedi, en commémoration de sa mort. Le plus humble des hommes est poursuivi, dans sa tombe, par des honneurs exceptionnels, qui ne sont rendus à aucun autre saint. Il n'a pas suffi que l'architecture lui ait donné sa basilique patriarcale, que la peinture se soit chargée d'immortaliser son oraison funèbre : la musique répète éternellement son dernier soupir.

Ces trois arts avaient déjà commencé à glorifier saint François, lorsque la poésie lui éleva un monument dans le *Paradis* de Dante. Des stances, délicatement travaillées, y forment comme des arceaux, dans lesquels est encadrée sa vénérable image. L'idée du mariage de François avec la Pauvreté est plus belle dans la description du poète que dans la peinture de Giotto, son ami. La musique si douce du *transit* n'a rien de plus

onctueux que les quelques mots du Dante sur cette mort séraphique. Tout ce passage de son poème, ou du moins les vers qui en sont l'exorde, fourniraient une digne inscription au fronton de la basilique : « Entre le Tupino et l'eau qui découle de la colline choisie pour sa demeure par le bienheureux Ubald, une côte fertile descend de la haute montagne, d'où Pérouse sent venir le froid ou le chaud par la porte du soleil, tandis que Nocera et Gualdo pleurent derrière la montagne, sous leur joug pesant : sur cette côte, là où la pente devient moins rapide, naquit au monde un soleil comparable au nôtre, qui semble parfois sortir du Gange. Or que ceux-là qui veulent parler de ce lieu ne l'appellent pas Assise, car ce nom dirait trop peu, mais qu'ils l'appellent l'Orient, pour employer le mot propre (1). »

Ces paroles de Dante semblent être l'écho des acclamations populaires, au milieu desquelles la basilique fut construite. L'ancien nom du rocher sur lequel elle est bâtie fut aussitôt changé ; la *Colline de l'Enfer* fut appelée la *Colline du Paradis* (2). Au lieu de fourches patibulaires, les ogives de l'architecture ; au lieu des hurlements des supplices, les mélodies religieuses ; au lieu de bourreau, le génie à genoux devant la sainteté : il n'y a peut-être pas un autre coin de terre qui ait subi en deux ou trois ans une métamorphose aussi complète.

Le tombeau, qui a produit cette transfiguration, est sous le maître-autel, à la place même où il a été primitivement fixé. Immédiatement après la mort de saint François, à Sainte-Marie-des-Anges, son corps avait été déposé provisoirement, au pied de la colline d'Assise, dans le couvent habité par sainte Claire. Il y resta en attendant l'achèvement de la basilique que frère Elie faisait construire. Les travaux étaient poussés avec activité : au bout de trois ans, la basilique fut prête pour la cérémonie solennelle de la translation. L'enthousiasme populaire qui éclata dans cette circonstance, a

(1) Canto XI.

(2) In loco qui dicitur Paradisi. Gregor. IX in Bulla *Is qui Ecclesiam*, anno 1230.

eu un contre-coup singulier. Il a donné lieu à un événement qui a servi de prétexte pour répandre des incertitudes sur la tombe de saint François. De tous les pays voisins, les populations étaient accourues en foule ; l'affluence était si grande, qu'elles durent s'établir dans les champs, à la manière des troupeaux. Deux mille frères mineurs étaient arrivés de tous côtés. Il y avait quelque raison de craindre les pieux excès de cet enthousiasme. Pendant la translation, le peuple, jaloux de se procurer des reliques, pouvait se précipiter sur le cercueil : des religieux de saint François voudraient peut-être profiter de cette occasion pour enlever quelques parties du corps saint ou le corps saint lui-même, et l'emporter dans leurs couvents. En conséquence, frère Elie crut devoir prendre ses sûretés. Il se concerta, pour cet objet, avec les citoyens d'Assise. Ceux-ci se mirent sous les armes pour escorter le convoi. On ne permit à personne de porter le cercueil à bras : il était placé sur un char que traînaient des bœufs couronnés de fleurs. A un moment convenu, quelques hommes d'escorte s'emparèrent du précieux dépôt, et s'introduisirent brusquement dans l'église, dont l'entrée fut interdite au public. Dès que les derniers préparatifs eurent été achevés, frère Elie, accompagné de quelques personnes de confiance, sur la discrétion desquelles il pouvait compter, déposa le corps dans un caveau bien fermé. Les frères mineurs qui n'avaient pas eu la permission d'accompagner leur père jusqu'à son tombeau, jetèrent les hauts cris, et se plaignirent au pape de l'émeute d'Assise. La conduite des habitants fut blâmée par le pontife, qui était alors Grégoire IX. Dans une lettre (1) qu'il écrivit à ce sujet aux évêques de Pérouse et de Spolète, il reprocha aux Assisiens d'avoir *enlevé* le corps de saint François. Cette expression signifiait seulement qu'ils l'avaient pris de vive force pour le soustraire aux empressements un peu dangereux de la foule.

(1) Prædictum corpus ausu sacrilego rapientes in superbiâ et tumultu, translationis mysterium damnabiliter prophanarunt, necnon passi à fratribus prædicto sancto venerationem exhiberi. *Epist. ad episcopos Peruzin. et Spoletan.*

Mais on a abusé de ce mot, on a prétendu en conclure que les habitants d'Assise, au lieu de porter le corps dans la tombe qui lui était destiné, avaient pu le cacher dans quelque souterrain inconnu, pour s'en assurer à jamais la possession. Le secret avec lequel l'inhumation avait été faite fut aussi allégué en faveur de ce doute, et, si ces soupçons avaient prévalu, saint François aurait dû aux précautions provoquées par la popularité de sa gloire, la faveur, tant désirée par lui, d'une tombe ignorée. Mais cette prétendue incertitude n'avait pas, en réalité, le moindre fondement. Les témoignages contemporains, les récits des historiens, les rescrits et bulles des papes (1) attestaient que la dépouille mortelle de saint François reposait dans la grande basilique d'Assise. Cependant il y avait toujours des contradicteurs, lorsque, en 1818, le supérieur général des Conventuels, voulant mettre fin à cette polémique funèbre, entreprit de retrouver ce tombeau. Il n'y avait pas lieu d'hésiter sur le point vers lequel les recherches se dirigeraient. L'ancienne tradition du monastère signalait un caveau qui devait être situé sous le maître-autel. Une inscription, quoique bien postérieure au XIIIe siècle, fournissait un indice assez clair. Sur un des marbres de l'autel, on lisait ces mots : *Le glorieux sépulcre* (2). Les vieilles peintures donnaient aussi leurs certificats. La basilique conserve un tableau du célèbre Giunta de Pise, l'ami de saint François, où se trouve le plus ancien portrait connu du patriarche séraphique. Dans un des compartiments de ce tableau, on voit l'autel provisoire en bois, placé dans cette basilique pour la solennité de la translation, en attendant l'autel de marbre qui fut construit plusieurs années après. Sur cet autel en bois, des frères mineurs sont en prière, des lampes brûlent, des miracles s'opèrent. Un pareil sujet n'a pu être introduit dans une composition consacrée à saint François, que parce qu'il avait quelque

(1) Voyez, relativement à ces témoignages et aux détails suivants, l'ouvrage de Fea sur la *basilique d'Assise*, et la découverte du tombeau de saint François ainsi que les procès-verbaux de cette découverte.

(2) Sepulcrum gloriosum.

rapport direct avec lui, et ce rapport ne peut s'expliquer que par la présence même de son tombeau sous cet autel. C'était donc un fait de notoriété publique. Les fresques de Giotto, représentant la triomphe de saint François précisément au-dessus du maître-autel, parlaient dans le même sens. Les règles ecclésiastiques ajoutaient leur garantie sévère aux brillants témoignages de la peinture. D'une part, en effet, on sait que, lorsqu'une basilique possède le corps du saint auquel elle est dédiée, l'ancien usage veut que cette principale relique soit placée sous l'autel principal : d'autre part, les lois de l'Eglise n'ont jamais permis d'inhumer sous un autel quelque personnage dont la sainteté ne serait pas reconnue. Or, aucun autre saint n'a eu sa sépulture dans un caveau au-dessous du maître-autel de la basilique, pendant les années qui se sont écoulées, depuis la fondation de la basilique, jusqu'à l'établissement de l'autel définitif, ni à aucune époque postérieure. On était donc sûr d'avance que, si on découvrait en cet endroit une tombe, ce ne pouvait être que celle-là même que l'on cherchait. Enfin cette place était marquée positivement dans une bulle de Sixte-Quint (1). Les fouilles se dirigèrent donc vers ce point. Après cinquante-deux nuits de tentatives et de travaux, on arriva, par un chemin creux, à une construction située dans les entrailles de la roche vive, sur laquelle la basilique a été bâtie. Dans l'intérieur de cette construction, il y avait un espace vide. La grande pierre, qui le fermait par en bas, était superposée à une autre pierre et celle-ci à une troisième. Lorsqu'elles eurent été levées, on découvrit un caveau : là, une grille de fer entourait une espèce de châsse de pierre ouverte par en haut. Le moment décisif étant arrivé, à la lueur du petit cierge qui fut introduit par un des trous de la grille, le squelette apparut. Quelques parties de la tête, où l'humidité avait formé une espèce de spath cristallisé, présentaient des points brillants ; les os des bras étaient croisés sur

(1) Sanctum Franciscum, cujus corpus sub altari majori ecclesiæ domûs Fratrum minorum Conventualium requiescit, Bul. *Ex Supernæ*.

la poitrine, suivant l'attitude familière de saint François. La pauvreté qui éclatait dans sa sépulture ajoutait un dernier trait à l'authenticité de cette tombe. La châsse en pierre était grossièrement travaillée, presque informe, disproportionnée à la stature du saint, qui était beaucoup plus petit : elle n'avait pas été faite pour lui. Il y avait, dans un de ses angles, un trou qui semblait indiquer qu'elle avait été précédemment l'urne ou le bassin d'une fontaine. Sous la tête du squelette un caillou servait de coussin mortuaire : François avait été accoutumé de son vivant à cet oreiller. Un petit morceau d'étoffe, assez mince, le seul qui ait été retrouvé, a fait présumer, avec beaucoup de vraisemblance, que le corps avait été à peine couvert d'un linge : s'il eût été enterré avec ses habits de gros drap et sa ceinture de corde, leurs restes, plus durables que cette étoffe, auraient été encore visibles, ils auraient du moins laissé leur poussière.

Cette sépulture n'offrait, de toute manière, que les insignes du dénûment. Les premiers disciples de saint François avaient suivi, à cet égard, ses dernières volontés. Quelques instants avant d'expirer, il s'était fait coucher sans habit sur la terre nue, pour ne rien emporter de ce monde, et, comme Dante le dit très bien, il n'avait demandé que la bière de la pauvreté.

Voyez maintenant quelle a été la fortune de cette bière. A quelques pieds au-dessus de la grille de fer, dans laquelle on l'a primitivement enfermée, un magnifique autel double, dont on est allé chercher le marbre jusqu'à Constantinople ; au-dessus de cet autel, l'arc de triomphe, pavoisé des peintures de Giotto ; et tout à l'entour, les merveilles de la basilique inférieure. Au-dessus, la basilique supérieure, avec sa tenture de fresques : à son sommet, le couronnement que lui a donné le pinceau de Cimabüe. Près de la basilique, le grand couvent et la résidence papale, qui en sont les gardiens. Dans l'intérieur de la ville, cette foule de monastères et d'églises, rejetons de ce sépulcre ; dans les rues, sur les portes de la cité, des tableaux, des inscriptions annoncent sa présence, et trois monastères

illustres, situés à quelque distance dans la campagne, sont comme les ouvrages avancés de la basilique funèbre. Voilà le mausolée de Jean Bernadone, dit François, fils de Pierre Bernadone et de Pica, marchands d'Assise.

II. — Albéric d'Assise.

Si je faisais l'histoire de la ville et de son grand couvent, j'aurais à noter beaucoup d'autres particularités intéressantes. Mais je dois me hâter d'arriver à l'habitant de ce monastère, dont ce livre contient les *dernières conférences*.

Dans les premières années de ce siècle, il y avait dans le *Sagro Convento*, un jeune homme dont l'existence était beaucoup plus mystérieuse que celle des habitants de ce cloître. Ses longues paupières, qui ne s'entr'ouvraient de temps en temps que pour laisser voir un regard profond et absorbé ; son front, dont le caractère pensif semblait n'être que le voile transparent de l'âme : sa physionomie à la fois ardente et immobile, les éclairs qui venaient l'illuminer du dedans, lui donnaient presque l'air d'une extase continue. Il ressemblait, par l'expression de ses traits et la pose habituelle de son corps, à un ange que Giotto a placé, du côté gauche, dans le tableau de l'Obéissance : mais il était aussi inconnu que l'ange du tableau. Nul ne savait son vrai nom, excepté sans doute le père Custode du couvent. Sa patrie, sa famille, étaient également ignorées. Comme il parlait avec la même perfection plusieurs langues vivantes, on ne pouvait pas même épier dans sa conversation quelque indice sur son origine. Quelle impulsion l'avait conduit dans le cloître ? Avait-il eu, dès son enfance, le goût de la retraite ? Quelque grand chagrin l'avait-il poussé à fuir à jamais le monde, où certaines douleurs se sentent captives dans l'enceinte que forment autour d'elles des joies auxquelles elles ne croient plus ? Tout cela était aussi

un mystère. Quelques mots, échappés au père Custode, avaient seulement fait entendre un trait de son humilité. Sa famille ayant voulu lui interdire légalement l'administration d'une grande fortune à laquelle il avait d'ailleurs volontairement renoncé, notre inconnu s'était laissé déclarer fou par la sentence du tribunal, tandis qu'il lui aurait suffi de comparaître un seul instant devant ses juges, pour ôter tout prétexte à cette rigueur. Ses parents n'avaient eu recours à une pareille mesure que dans l'espoir de le faire renoncer à sa vie de retraite, et, dans ce cas, ils se seraient empressés de le remettre en pleine jouissance de ses biens. Mais, inébranlable dans sa résolution, il avait seulement demandé une petite pension annuelle, que sa bonne mère lui faisait passer régulièrement. Cet argent, qui lui permettait d'acheter quelques livres, lui fournissait surtout le moyen ne n'être pas à charge au couvent, dont il n'était que le pensionnaire. Aucun vœu solennel, aucun engagment public ne l'attachait à la vie religieuse. Il avait obtenu la permission de porter l'habit de saint François, et de passer sa vie dans le cloître, mais sans être astreint à suivre les règlements de la communauté. Le supérieur avait recommandé aux religieux de ne le gêner en rien dans sa manière de vivre, de lui laisser la plus grande liberté, comme à un oiseau confiant et béni de Dieu, qui était venu de loin, de quelque climat glacé ou brûlant, demander un abri au toit du monastère.

Son imagination et sa sensibilité, faciles à s'exalter jusqu'à l'enthousiasme, cherchaient dans les arts leur aliment de chaque jour. Il restait souvent debout, pendant une demi-journée, devant une seule figure des fresques du XIVe siècle, aussi immobile et plus inspiré qu'elles. La peinture lui semblait être un présage de la vie future et de la résurrection des corps. Pourquoi, disait-il, l'homme aurait-il la puissance, non pas seulement de concevoir le beau, mais aussi de le reproduire, s'il n'était pas destiné à en posséder l'éternelle essence ? Comment les formes terrestres nous en offriraient-elles l'expression, la ressemblance, si elles

n'avaient avec lui quelque parenté, si par conséquent il n'y avait pas en elles quelque chose d'impérissable ? Il n'était pas moins sensible au langage des sons qu'à celui des formes et des couleurs. Les jours de grandes fêtes, aux premières lueurs de l'aube, on le voyait quelquefois apparaître au sommet d'une tour, et s'y poser comme une statue qui écoute : il venait y étudier, d'une oreille vraiment pythagoricienne, les harmonies du concert que formaient toutes les cloches d'Assise et des environs, dont les voix, parcourant plusieurs octaves, et modulées suivant des rythmes variés, traversaient, avec une extrême pureté de sons, la placide atmosphère de l'Ombrie. Il passait plus souvent encore de longues heures dans un cabinet voisin de sa cellule. Là se trouvait un pauvre clavecin, qu'il avait acheté sur ses petites économies, d'une troupe de musiciens ambulants qui avaient passé par Assise. Loin d'être rebuté par la mauvaise qualité de cet instrument, il prenait plaisir, au contraire, à saisir, en dépit de tout ce qu'ils avaient de plus imparfait dans leur expression matérielle, les mystères sublimes de la musique, à laquelle il attachait une idée singulière. La musique, formée par la mélodie et par l'harmonie, représentait, suivant lui, la destinée qui doit se composer de vertu et de bonheur. La mélodie, qui se soutient par elle-même, et qui exprime la pensée fondamentale d'une composition, représentait la vertu, base suprême de notre destinée. Le bonheur, qui doit procéder de la vertu, qui doit en être l'accompagnement, était figuré par la simple harmonie, laquelle se réfère et se coordonne à la mélodie, comme à un principe générateur. Sur la terre, la vertu et le bonheur sont habituellement séparés, leur union nécessaire devra donc se rétablir ailleurs. C'est pour cela que la musique, qui offre déjà, dans ce monde, l'union de la mélodie et de l'harmonie, lui paraissait être un pressentiment du ciel.

Avec de pareilles dispositions, tous les instincts poétiques avaient dû se développer en lui à un assez haut degré. Il ne parlait que par images, parce que chaque objet matériel avait, à ses yeux, une signification

idéale. De même qu'à l'aide du microscope l'œil distingue des facettes brillantes dans un grain de poussière, de même sa pensée croyait découvrir, dans les phénomènes les plus petits et les plus grossiers, quelques parcelles étincelantes du monde invisible.

Chaque idée, en passant par son âme, en sortait revêtue d'une forme vive et colorée. Les vrais poètes étaient pour lui les grands peintres de la pensée : ils étaient tous ses amis. Parmi les œuvres poétiques qu'il avait trouvées dans la bibliothèque du couvent, il relisait souvent, avec la *Divine Comédie*, les *Canzone* de saint François, et l'opuscule d'Albéric du Mont-Cassin.

On sait qu'un jeune moine a écrit une vision de l'enfer, du purgatoire et du paradis, qui, suivant l'opinion de plusieurs savants, a suggéré à Dante l'idée et la forme de son poème. La vision d'Albéric avait fait une impression si profonde sur notre jeune inconnu, il en était tellement préoccupé, il en parlait si souvent, que les moines, s'imaginant qu'il préparait une œuvre du même genre, lui avaient donné entre eux le surnom d'Albéric d'Assise : ce surnom lui est resté.

Au moment où l'on s'attendait à lui voir produire quelque œuvre poétique de sa façon, une révolution profonde s'était opérée en lui. Son esprit avait passé de la phase de la poésie à celle de la philosophie sans transition, et par un effet subit et puissant de sa volonté. Platon, saint Thomas, Leibnitz et Malebranche étaient devenus les compagnons assidus de son intelligence. Mais il finit par pousser jusqu'à l'excès sa passion philosophique, comme il l'avait fait, à quelques égards, pour son amour de la poésie. Autant il avait aimé le langage figuré, autant il le dédaignait. Les images n'étaient plus, dans sa nouvelle manière de concevoir, que la croûte épaisse des formules de la raison. Les formules les plus rationnelles elles-mêmes lui semblaient un produit mélangé, une sorte d'alliage logique, dans lequel les formes de la pensée se trouvaient amalgamées avec la réalité des objets, et qui dès lors n'offraient pas, dans leur vive essence, les idées simples, pures, irréductibles, cachées au fond de chaque chose. Puis,

quand il croyait être arrivé à quelqu'une de ces idées, il s'impatientait d'être obligé d'employer un mot pour la fixer dans son esprit. Le mot, ce corps presque spirituel de la pensée, était encore une enveloppe trop grossière qu'il aurait voulu briser pour saisir l'idée dans sa pureté suprême.

Albéric se trouvait avoir assez bien personnifié en lui, par la double phase poétique et philosophique de son esprit, le caractère de la ville qu'il habitait, si propice à la poésie par ses monuments, et aux méditations abstraites par l'absence des bruits du monde. Il était comme le génie d'Assise. Aussi avait-il fait une impression singulière sur quelques bons moines, peu disposés par la tournure de leur esprit, à comprendre les monuments merveilleux au milieu desquels ils passaient leur vie. Ce monument parlant les initiait à l'intelligence des autres. Albéric se plaisait, en effet, à communiquer ses pensées, même aux frères servants : il y avait en lui une telle abondance, une si grande fermentation d'idées, qu'il leur cherchait instinctivement une issue dans la conversation. Mais, un certain jour, la parole sembla avoir expiré sur ses lèvres : quelque chose s'était passé en lui : un nouveau genre d'existence, complément de sa vie de retraite, s'était révélé à son esprit, comme plus favorable au travail de la pensée. Il se renferma dès lors dans un silence absolu, inviolable, presque menaçant pour quiconque aurait tenté de le troubler par une interrogation frivole. Cet enfant de la solitude se créa, dans l'isolement de la vie monastique, un autre isolement plus profond, qui le sépara autant du cloître que le cloître l'avait séparé du monde.

On ne pourrait pas dire que, dans ce nouveau genre de vie, tout son temps fût partagé entre la prière et l'étude ; car cette distinction n'existait pas pour lui. La prière, source d'une lumière qui ne descend dans l'esprit qu'en passant par le cœur, était pour Albéric une étude transcendante et sans effort. L'étude, continuellement rapportée à Dieu, était une prière laborieuse. Quelquefois il consacrait huit jours à la lecture, sans réfléchir

un seul instant de propos délibéré : puis il donnait le même espace de temps à la réflexion, sans lire une seule ligne. Ce n'était point par caprice, mais par système. Dans la lecture, l'intelligence développe sa force d'expansion, mais elle l'affaiblit en la dispersant : il faut qu'une autre force, qui se produit dans la réflexion, ramène à l'unité les aperçus divergents, fournis par la lecture. Albéric pensait que ces deux forces devaient s'exercer, non pas silmutanément, mais alternativement afin que chacune d'elles fût plus libre d'agir avec toute son énergie. Quand son âme avait passé par ce flux et reflux de la pensée, il écrivait.

En renonçant à toute communication verbale, en se faisant le sourd-muet de la méditation, il ne s'était pas dissimulé que cet isolement complet pouvait avoir, dans beaucoup de cas, de graves inconvénients pour les travaux même les plus abstraits : les relations sociales, acceptées dans une certaine mesure, favorisant l'activité de l'âme. Mais il croyait que des vocations, aussi exceptionnelles que la sienne, faisaient partie de l'économie générale de l'esprit humain. Il croyait qu'un genre de vie, où l'on n'a de conversation qu'avec des morts illustres, où l'on est maître de n'avoir que des pensées choisies et austères, rend à l'intelligence ces habitudes de vigueur et d'élévation, que beaucoup d'hommes de talent perdent plus ou moins, soit par leur commerce journalier avec des esprits vulgaires, soit par cet épicuréisme de l'esprit qui fait la vie de tant de salons. Suivant lui, le monde intellectuel devait avoir ses trappistes, pour faire le contrepoids de ses sybarites.

Ces détails sur une existence tout intérieure ont peu d'attraits pour l'imagination. L'image du Stylite, au sommet de sa colonne, lui plairait mieux. Mais peut-être aussi le reclus de la philosophie aurait été moins intéressant autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui, parce qu'il fait contraste.

Après avoir passé six ans dans le silence, Albéric consentit, sur la demande du père Custode, à faire des *conférences de philosophie religieuse* à quelques moines du couvent. Elles durèrent un an : ce terme expiré, il

rentra dans son isolement pour six autres années. Ces cycles de silence, interrompus par des conversations presque solennelles, s'étaient répétés plusieurs fois ; Albéric, avancé en âge, en était à une de ses années parlantes, lorsque l'altération visible de sa santé fit craindre pour ses jours. Il y avait sur son front une autre pâleur que celle de la méditation. Son regard terni semblait ne plus réfléchir que des pensées qui commençaient à s'éteindre. Il observait les progrès de cet obscurcissement de son intelligence, avec autant de tranquillité qu'il avait souvent contemplé, sur les collines au couchant d'Assise, le soleil s'enfonçant peu à peu dans les nuages du soir. Le père Custode, très inquiet de son état, exigea que les conférences fussent au moins suspendues. Ce repos parut bientôt avoir ranimé les forces d'Albéric, sans dissiper entièrement les alarmes de ses amis.

Sur ces entrefaites, quatre voyageurs, que nous ne pouvons désigner ici sous leurs vrais noms, vinrent, presque en même temps, demander quelques jours d'hospitalité au couvent de Saint-François. Le premier, auquel nous donnerons le nom de *comte Edouard,* était un Français, un peu philosophe, un peu artiste, voyageant pour apprendre et pour se distraire. Les belles pages de M. Rio sur l'école de peinture de l'Ombrie l'avaient décidé à se détourner de sa route pour visiter Assise, de même qu'il se proposait de suivre, à Rome, le cours du père Perronne, et les sermons du père Ventura, moins par goût pour la théologie que par un attrait de curiosité pour les matières sur lesquelles son esprit n'était pas blasé.

Un motif bien différent avait conduit au couvent d'Assise le second voyageur, *sir Robert Linton,* économiste anglais. Il travaillait alors à une histoire de l'industrie, et comme il avait appris que, parmi les reliques du monastère, on conservait des morceaux d'étoffes très anciennes, il était venu tout exprès de Livourne pour en examiner le tissu. Les deux autres étrangers étaient un professeur d'une université d'Allemagne, *le docteur Stein* et un *prince russe,* qui était parvenu à

s'échapper de prison, c'est-à-dire de la Sibérie.

Dans l'hôtellerie, ou, comme disent les Italiens, dans la *Foresteria* d'un couvent, on fait vite connaissance. Le Français, qui était arrivé le premier, s'empressa de communiquer à ses nouveaux compagnons ce qu'il savait des choses et des hommes du monastère. Dans une ou deux conversations qu'il avait eues avec Albéric, il avait vu avec plaisir que cet anachorète se procurait, par les amis qu'il avait en Italie et dans d'autres pays, les productions les plus remarquables de la littérature contemporaine, et les principales revues périodiques. Mais ce qui avait le plus intéressé le comte Edouard, c'était le caractère méditatif et les habitudes extraordinaires de ce personnage mystérieux. D'après ce qu'il en dit aux autres voyageurs, il fut convenu entre eux que la meilleure manière de passer les longues soirées du couvent, était d'obtenir qu'Albéric voulût bien leur faire, autant que sa santé le lui permettrait, quelques conférences de philosophie religieuse.

Albéric accepta cette proposition de bonne grâce, mais il y mit trois conditions. D'abord il ne voulait pas être condamné à parler seul : le dialogue convient mieux, leur dit-il, à la faiblesse de mon esprit, sans parler de celle de ma santé. Je désire aussi que vous me permettiez de choisir, pour chaque conférence, mes interlocuteurs. Cette méthode vous semblera un peu trop scolastique, mais elle me paraît utile pour nous épargner des divagations. Nous devons économiser le temps : je suis infirme, et vous allez bientôt partir. Je vous demande enfin d'écarter habituellement de votre esprit, pendant votre séjour dans ce monastère, les préoccupations du monde. Ne vous occupez que des monuments de l'art chrétien, et des choses simples et naïves que vous pourrez observer dans les mœurs du bon peuple qui habite la ville de saint François. Vous serez ainsi mieux disposés à goûter la philosophie religieuse. De mon côté, je désire rattacher de temps en temps à vos impressions du moment les sujets de nos conférences, lorsque je pourrai le faire sans trop déranger l'ordre de mes idées. Si cette manière de pro-

céder est moins logique, elle a le mérite d'être plus vitale.

Ces conditions faites, il leur donna rendez-vous dans sa cellule, ce jour-là même, au commencement de la nuit. Je ne songe pas, ajouta-t-il, à vous proposer un autre moment pour nos réunions. Je ne voudrais pas vous dérober une seule heure de nos douces journées d'automne, ni les crépuscules d'Assise, ordinairement si beaux dans cette saison. Lorsqu'en vous promenant dans la campagne, vous verrez le soleil séparé par une petite zone de lumière, du sommet des montagnes de *Santa-Fiora,* ou, s'il fait du brouillard, son disque tout rouge, pareil à l'orbe d'un ostensoir garni de rubis, se dessiner à travers les vapeurs qui montent de nos vallées comme un nuage d'encens, réglez-vous d'après cette horloge, et reprenez, sans trop vous presser, le chemin du monastère : un ami vous y attendra.

PREMIER ENTRETIEN

Lorsque le soir fut venu, les quatre voyageurs se rendirent chez Albéric. Sa chambre était une cellule oblongue, terminée par une porte vitrée qui servait de fenêtre. Cette porte s'ouvrait sur une petite loge, d'où le regard s'étendait sur la vallée de l'Ombrie. Dans l'intérieur de la cellule, deux couleurs dominaient : la blancheur du mur faisait ressortir le rouge mat avec lequel on avait peint la table, les chaises, les cadres et le bois du lit. Albéric avait voulu reproduire, dans son modeste appartement, les couleurs en quelque sorte natives de la ville d'Assise. La plupart des anciens édifices y sont construits avec des pierres blanches et rouges que fournit une carrière voisine. Ces deux nuances que Dieu a données à la cité séraphique, étaient pour Albéric les emblèmes de la pureté et de l'esprit de

sacrifice : telle est, en effet, la signification que leur attribue, dans plusieurs cas, la liturgie catholique. Les personnes qui sont très répandues dans le monde ne se doutent guère du prix qu'un solitaire attache à ces petits arrangements. Les sources d'un intérêt varié, imperceptibles à un autre œil que le sien, se révèlent à lui dans l'uniformité de sa cellule, et si la vie mondaine trouve souvent dans de grandes choses peu de plaisir, la vie retirée est ingénieuse à découvrir de grandes jouissances dans peu de chose.

Il y avait, dans cette chambre, deux ou trois tableaux, reproduisant assez bien quelques-unes de ces admirables figures du Christ, de la sainte Vierge et de saint François que Giotto a peintes sur les murs de la basilique. Ces copies étaient l'œuvre d'un pauvre jeune homme d'Assise, qui était parvenu à se faire peintre, sans maître, sans livres, sans autre argent pour acheter des couleurs que quelques sous qu'il prélevait sur son frugal dîner. Egaré par le goût moderne, dont l'Italie est trop lente à s'affranchir, il avait d'abord méconnu les trésors d'inspirations religieuses renfermés dans les peintures de la vieille école de l'Ombrie. Mais, grâce aux avis d'Albéric et aux exhortations de quelques élèves d'Owerbeck, qui avaient passé par Assise, le vrai sentiment de l'art chrétien s'était réveillé en lui. Après avoir offert par reconnaissance au bon moine, son protecteur et son ami, les premiers fruits de sa nouvelle vocation, il avait exécuté pour la cellule de celui-ci et sous sa direction, un tableau représentant la Théologie sous les traits de la Béatrice de Dante. Le costume symbolique, que le poète a donné à cette figure mystérieuse, était un sujet de méditation pour Albéric : il signifiait, suivant lui, les trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité. La Foi est désignée par le voile qui a la couleur propre de la lumière, le blanc, parce que la lumière de la foi, toute vive qu'elle est, est pourtant un voile, comparée aux clartés sans ombres de la vision future. Le vert, la couleur de l'Espérance, a été réservée pour le manteau. L'homme dépose cette partie de son habillement, lorsqu'elle ne lui est plus

nécessaire pour se garantir du froid ou de la chaleur, lorsqu'il est rentré dans sa maison et qu'il s'assied à son foyer. L'Espérance n'est que le manteau de l'âme, qui s'en enveloppe dans le pénible voyage de cette vie ; elle le laisse tomber, dès qu'elle n'en a plus besoin, sur le seuil du ciel. La robe, le vêtement permanent, est rouge, couleur de feu : c'est la couleur de la Charité, jamais l'âme ne devra se dépouiller de cette vertu suprême, c'est son vêtement éternel. Tels étaient les motifs de la prédilection d'Albéric pour ce tableau, qu'il avait suspendu au-dessus des rayons d'une petite bibliothèque, composée, presque entièrement, de livres théologiques. Il lui avait donné cette place, pour marquer que, si la science contenue dans ces livres pouvait apparaître sous des traits humains, elle devrait choisir la forme que le sublime poète lui a préparée.

Dans plusieurs monastères, la partie de la cellule où le religieux s'assied habituellement offre certaines particularités, qui la font ressembler un peu à une chaire. C'est pour avertir l'homme de Dieu qu'il doit se considérer comme ayant toujours à remplir quelque fonction sainte, soit qu'il lise, soit qu'il écrive, soit qu'il fasse la conversation. Albéric était assis sous une espèce de petite arcade pratiquée dans le mur. Sa chaise antique et sa table de travail reposaient sur une estrade peu élevée Sur cette table il y avait un crucifix solidement fixé ; le piédestal de la croix servait de pupitre à une Bible qu'Albéric lisait au moment où les étrangers entrèrent dans sa chambre. Lorsqu'ils eurent pris place autour de la table, il leur dit : Soyez les bienvenus, Messieurs ; je prie Dieu de ne pas permettre que vous perdiez tout à fait votre temps en causant avec moi. C'est quelque chose de bien peu intéressant, c'est un bien petit épisode parmi les scènes de votre vie, que ces quelques heures passées avec un pauvre moine, dans une cellule ignorée, d'où il ne sortira jamais rien qui puisse faire sensation dans le monde. Mais il y a dans le creux des rochers quelques fleurs encore plus inconnues, que l'œil de l'homme ne voit pas, que sa main ne cueillera jamais : leur parfum solitaire a pourtant

sa fonction et son but dans le plan de la Providence. Cette pensée m'encourage. Voyons donc tout de suite par où nous commencerons ce que j'appellerais nos *Tusculanes chrétiennes*, si ce mot n'était pas trop ambitieux. J'aurais grande envie de les inaugurer par une question d'*économie sociale*.

LE COMTE ÉDOUARD

Nous trouverons bon tout ce qui vous plaira. Mais, permettez-moi de vous dire : la paix sublime de ce cloître, les inspirations qui planent sous ces voûtes, les tableaux mystiques de votre cellule, semblaient nous promettre un autre genre d'entretien. Nous comptions que vous nous parleriez de philosophie religieuse.

ALBÉRIC

C'est précisément mon intention. Je me propose de vous entretenir bientôt de la vie future. En conséquence je voudrais aujourd'hui, par manière de transition directe, vous dire un mot du droit de propriété.

LE COMTE ÉDOUARD

Vous serez écouté, mon révérend père, avec d'autant plus de curiosité qu'aucun de nous, je le présume, n'entrevoit d'avance la singulière transition que vous nous annoncez.

ALBÉRIC

D'après ce que je viens de vous dire, vous devez vous attendre à quelques idées bizarres ou à des vérités banales : vous me croyez placé entre un paradoxe et un proverbe. Si vous supposez que je veux passer du droit de propriété en ce monde aux questions de l'autre monde, en prouvant que tous les droits, y compris celui-là, doivent avoir, pour sanction suprême dans la conscience, la foi à l'immortalité de l'âme, vous devez vous promettre bien peu d'intérêt de nos conversations. Car vous avez lu vingt fois, sur cette grande vérité, des réflexions pour le moins aussi solides, et certainement beaucoup plus brillantes que toutes celles que je

pourrais faire à ce sujet. Mais, dès que j'écarte ce point de vue général, la prétention d'établir une liaison directe entre ces deux questions doit vous paraître, par le temps qui court, un peu extravagante. Vous vous dites peut-être qu'il ne faut pas trop s'étonner qu'un moine veuille faire rentrer tous les problèmes de l'esprit humain dans la science dont il se préoccupe, comme il est accoutumé à voir tout l'univers dans l'enceinte de son couvent.

LE COMTE ÉDOUARD

Je vous avoue qu'il me paraît difficile de mettre en contact deux thèses aussi éloignées l'une de l'autre, à moins que vous ne possédiez, en philosophie, quelque chose de semblable à cette chaîne d'or, avec laquelle le dieu d'Homère rattachait tous les êtres à son trône céleste.

ALBÉRIC

Mon ami, à Dieu seul appartient de tenir la chaîne des êtres avec ses nœuds incompréhensibles et ses replis sans fin : la philosophie religieuse n'est qu'une échelle qui nous aide à en reconnaître, de distance en distance, les anneaux. Pour substituer à votre comparaison homérique une image biblique plus appropriée au sujet, rappelez-vous l'échelle de Jacob, dont le pied était sur la terre, et le sommet dans le ciel : les anges la montaient et la descendaient sans cesse. C'est ce que font les pensées vraies, qui sont aussi, à leur manière, des envoyés de Dieu. Nous essaierons, dans notre conversation d'aujourd'hui, de nous placer sur un des degrés de cette échelle les plus rapprochés de la terre. Mais commençons d'abord, suivant nos conventions, par choisir nos interlocuteurs. Vous, Monsieur, dit-il en s'adressant au Français, c'est dans votre pays que le droit de propriété proprement dit, transmissible par voie d'héritage, a été attaqué par un ensemble d'idées fort remarquable. Veuillez être, en ce moment, le représentant de ce système. Le rôle dont je vous prie de vous charger convient assez au caractère de l'esprit français : dans l'empire de l'erreur, comme dans celui

de la vérité, il aime les idées générales qui s'appliquent aux réalités pratiques de la vie. Et vous, Monsieur, dit-il à l'Anglais, vous serez, si vous le voulez bien, le défenseur du droit de propriété, cette antique base sociale, consacrée par l'expérience de tous les siècles. La thèse que je vous confie s'accorde fort bien, ce me semble, avec l'esprit éminemment positif de votre nation.

SIR ROBERT

Je m'en charge volontiers, mais il me semble que je puis me dispenser de longs raisonnements. La transmission de la propriété par voie d'héritage repose, à mon avis, sur un principe très simple et inébranlable. La propriété est l'enveloppe matérielle, le corps de la famille ; elle doit par conséquent se perpétuer comme la famille elle-même. Les lois civiles n'ont pas créé la raison de ce droit : elles n'ont fait que la reconnaître et la sanctionner.

LE COMTE ÉDOUARD

Mais on oppose à votre principe un axiome moral qui paraît incontestable. Les biens doivent être distribués, non par le hasard de la naissance, mais proportionnellement au mérite. L'humanité doit donc chercher une organisation sociale qui substitue à la loi aveugle de l'hérédité une répartition éclairée par la justice.

SIR ROBERT

La justice ne peut pas être conçue dans un sens qui viole la constitution naturelle de la famille, base première de la société humaine. Autrement on tombe dans des absurdités choquantes. De deux choses l'une : ou votre système social permettra au père d'accumuler successivement une grande partie de ses revenus, pour donner ce capital à ses enfants, ou vous lui refuserez cette faculté. Dans le premier cas, il suffira de deux ou trois générations tout au plus pour rétablir, sur une vaste échelle, l'inégalité des richesses par la voie de la naissance ; l'héritage renaîtra sous une autre forme.

Si, au contraire, vous refusez ce droit au père de famille, vous consacrez une iniquité révoltante. Car, tandis que vous permettrez au père d'user de ses revenus pour ses plaisirs, vous lui en interdirez la libre disposition pour le seul cas où il mettrait son plaisir dans le bonheur de ses enfants. Au fond, votre théorie sociale n'est qu'une gageure insoutenable contre un des sentiments les plus sacrés, les plus impérieux de la nature humaine. L'homme, qui se survit dans son enfant, veut, par un instinct inné, transmettre ses moyens d'existence à l'être auquel il transmet l'existence elle-même. Il veut que ce qui est *à lui* reste à ce qui est *de lui ;* que ses acquisitions se perpétuent dans celui qui est sa personne continuée. Voilà l'institution de la nature, tout ce qui s'y oppose n'est qu'une aberration de l'homme. Un progrès, qui tenterait de faire rétrograder le sentiment de la paternité, ne serait pas une marche en avant, mais un horrible écart en arrière. La nature, outragée dans une de ses lois suprêmes, ne manquerait pas de se venger par des calamités incalculables, de cet effort insensé pour la destituer de ses droits.

LE COMTE ÉDOUARD

Vous parlez de la famille, Monsieur, mais vous oubliez, ce me semble, la grande famille humaine. N'est-il pas vrai qu'il y a en nous certaines idées de justice qui doivent présider à l'organisation sociale ? N'est-il pas vrai que l'ordre social, le plus conforme à ce type de justice, gravé dans notre âme par la nature elle-même, sera celui où les récompenses seront proportionnelles au mérite ? Vous admettez cette règle pour la distribution des honneurs, de l'estime, de la gloire, de tous les biens, en un mot, qui dépendent de l'opinion ; mais cette règle ne doit pas être appliquée seulement à ces propriétés idéales, elle doit embrasser tout ce qui peut être conçu sous la notion de récompense ; elle doit donc régir aussi, et à plus forte raison, tout cet ordre de biens positifs, dont la richesse est la principale source. Or, comment parvenir à réaliser

cette justice distributive ? Est-ce en maintenant la loi d'hérédité ? non, assurément, puisqu'elle ne tient pas compte du mérite. Est-ce en partageant les propriétés par portions égales ? pas davantage, car cette loi serait aveugle aussi, par cela même qu'elle n'est pas proportionnelle. Se bornera-t-on à proclamer le droit vague et illimité de tous à tout ? ce serait constituer la guerre ou la prédominance de la force. Le privilège de la naissance, le partage égal, la communauté anarchique sont donc radicalement incompatibles avec la réalisation complète de la justice distributive. L'humanité doit nécessairement s'ouvrir une autre voie. La société seule doit être propriétaire : les revenus seront répartis selon le degré des services sociaux rendus par chacun de ses membres, et le gouvernement qui, selon l'organisation actuelle, n'administre largement la justice distributive que dans la fonction de punir, aura pour fonction suprême cette rémunération universelle. Tout ce qui s'oppose à cette organisation sociale ne peut être qu'une aberration de l'égoïsme.

ALBÉRIC

Vous venez, Messieurs, de reproduire l'un et l'autre ce qu'il y a de plus fort dans la polémique qui s'est établie sur le sujet dont nous parlons. On y a joint beaucoup de considérations secondaires, mais vous avez touché le fond. Vous avez fait ressortir les deux termes de l'antithèse sociale, la famille et l'humanité, le sentiment de la paternité, qui crée des privilèges en faveur de l'enfant, le sentiment de la justice distributive au nom duquel on réclame l'abolition de ces privilèges en faveur du mérite. Mais avez-vous bien remarqué ce que vous venez de faire ? Vos raisonnements contradictoires forment deux lignes qui subsistent l'une à côté de l'autre, sans se heurter, si ce n'est à leur extrémité. Ils s'entre-choquent dans leurs conclusions, ils ne s'ébranlent pas dans leurs prémisses. Chacun de vous a déroulé la trame de ses arguments en faveur de sa thèse, mais sans rompre le tissu logique de la thèse

opposée. Tel a été, en effet, aux yeux de tout observateur attentif, le caractère et la marche des discussions qui ont remué, dans ces derniers temps, les bases matérielles de la société. S'il en est ainsi, nous voilà réduits à dire qu'il y a un antagonisme radical, un schisme nécessaire dans l'intelligence humaine sur cette grande question de la propriété. Chacun devra être conservateur ou destructeur de l'organisation sociale dont elle est le fondement, selon qu'il sera plus préoccupé de la constitution de la famille ou de la réalisation illimitée de la justice distributive, et, pour suivre ce schisme jusqu'au bout, l'humanité devrait se diviser en deux fractions, constituées sur ces deux bases contradictoires. Je crois que vous reculez devant ces conséquences, qui détruiraient l'unité du genre humain et l'unité même de la raison. Mais alors ne devons-nous pas soupçonner au moins que ce schisme de la raison n'est qu'apparent, qu'il doit y avoir au fond de l'argumentation qui le fait paraître une grande erreur, ou, ce qui revient au même ici, l'absence d'une grande vérité ? Voulez-vous que nous nous mettions à la recherche de cette vérité absente ?

LE COMTE ÉDOUARD

Est-ce que vous croyez que les vérités absentes laissent après elles quelques vestiges qui permettent de les suivre et de les retrouver là où elles se sont réfugiées ? Je crains bien que, semblables à la lumière, elles ne retirent avec elles, en disparaissant, toutes les traces de leur passage.

SIR ROBERT

En tout cas, la poursuite d'une vérité fugitive peut être bien longue. Mais me voilà tout prêt à vous accompagner dans ce voyage, dussiez-vous courir après cette vérité jusqu'au bout du monde.

ALBÉRIC

Nous la poursuivrons même au delà, s'il le faut. Il n'est pas vrai que la lumière ne laisse point de traces

de son passage. La nature, qui languit sans elle, rend témoignage à son absence, et il suffit de regarder l'inclinaison de certaines plantes pour deviner de quel côté elles attendent le jour. Je suis mieux orienté que vous ne le pensez, dans la question qui nous occupe. Suivez-moi seulement, et permettez-moi d'abord une comparaison.

En parcourant les campagnes de l'Italie, vous y avez observé assez souvent des débris de constructions antiques. Supposez que, dans une de vos excursions, vous rencontriez les restes bien conservés d'un de ces atriums qui se trouvaient à l'entrée des palais. Des quatre côtés règne une colonnade, formant un portique aéré et couvert : on pouvait aisément s'y mettre à l'abri d'un soleil trop ardent, surtout si l'on tendait des toiles entre les colonnes. Or permettez-moi de supposer que, soit par distraction, soit par ignorance, vous preniez cette construction, non pour l'atrium d'un palais, mais pour le palais lui-même. Vous jugerez qu'elle est assez bien disposée pour qu'on puisse y passer quelques heures : mais vous remarquerez en même temps que ce palais n'a pas été bien calculé pour fournir à une famille une demeure permanente, où l'on fût préservé de toutes les intempéries des saisons, à toutes les heures du jour et de la nuit. Dès lors cette construction vous paraîtra renfermer, si vous me passez cette expression, un antagonisme architectural, et par là même une énigme choquante. Tout s'expliquerait si, en réfléchissant un peu, vous finissiez par reconnaître qu'au lieu d'un palais, vous avez sous les yeux un simple atrium, un portique, qui a sa raison d'être non en soi, mais dans un autre édifice que vous ne voyez plus. Mes amis, je viens de vous signaler la situation dans laquelle se sont placés la plupart des philosophes de nos jours, qui ont disserté sur la question première de l'économie sociale, sur le droit de propriété. Ils ont raisonné comme si ce monde était la demeure définitive de l'homme, et non pas le simple portique de cette demeure. Les uns rejettent formellement l'autre vie ; d'autres y voient un problème inaccessible aux investigations de l'esprit

humain ; d'autres enfin, admettant cette croyance comme individus, en font complètement abstraction dans les théories sociales : ils l'éliminent comme une donnée absolument étrangère à la science dont ils s'occupent. D'une manière ou d'une autre, la croyance à la vie future est absente de leurs systèmes, et c'est précisément cette absence qui produit ce schisme dans les idées, que nous avons remarqué tout à l'heure. D'une part, en effet, l'idée de la justice distributive, dont l'homme trouve le type en son âme, doit pouvoir se réaliser complètement en ce monde, si ce monde renferme l'existence de l'homme tout entière. L'intelligence humaine ne saurait être le prophète insensé d'un ordre impossible. D'autre part, cet ordre ne saurait être réalisé d'une manière absolue sans attenter, comme nous l'avons vu, à la constitution de la famille, sans violer, par conséquent, la nature humaine. Les *destructeurs* du droit de propriété partent d'un principe très vrai, savoir : que la répartition parfaite des récompenses proportionnellement au mérite doit s'effectuer dans le développement complet de la destinée à laquelle l'homme est appelé ; et, dès que l'on raisonne comme si l'existence totale de l'homme était contenue dans les limites de la vie présente, ils concluent, avec une rigoureuse exactitude, qu'aucun obstacle ne peut légitimement empêcher la réalisation de cet ordre. L'institution de la famille, source naturelle de la propriété héréditaire, étant incompatible avec cet ordre, la famille doit lui être sacrifiée : l'inflexible logique va jusque-là. Les philosophes *conservateurs* du droit de propriété partent d'un autre principe très vrai, savoir : que la famille est l'élément vital et indestructible de la société humaine. Comme elle forme, par les conditions qui lui sont propres, un obstacle permanent à la réalisation illimitée de la justice distributive, ils désespèrent de cette justice et la relèguent parmi les chimères. La logique inflexible va aussi jusque-là. Tournez et retournez, tant que vous le voudrez, ces deux termes fondamentaux du problème, vous arriverez toujours à un conflit irrémédiable entre un principe absolu et un fait

nécessaire. Ce schisme de la raison cesse, si cette vie n'est que le portique d'une demeure éternelle. On conçoit alors que ce monde provisoire, par cela même qu'il est provisoire, puisse renfermer certaines conditions organiques, qui ne permettent pas à l'idéal de la justice sa réalisation absolue. Mais on conçoit en même temps que cet idéal n'est pas un rêve, puisqu'il est la vue anticipée de l'ordre définitif. La justice suprême, transportée, selon toute son étendue, dans les limites de notre existence actuelle, les briserait, comme la vapeur ferait éclater un vase trop étroit dans lequel on aurait voulu la contenir. Mais ce sont ces limites qui doivent périr, et non pas la justice, qui attend qu'elles aient disparu. Il y a contradiction, à ce sujet, dans les idées humaines, dès que vous placez l'éternité dans le temps : la contradiction s'évanouit, si le temps n'est, au contraire, qu'une chose qui rentre dans l'éternité. Il suffit alors d'appliquer à l'existence totale de l'homme ces mêmes règles de jugement sur le provisoire et le définitif, dont nous faisons, dans des proportions plus petites, une application journalière aux vicissitudes de cette vie.

LE COMTE ÉDOUARD

Si tel devait être l'unique moyen de mettre fin à ce schisme dans les idées humaines que vous nous avez signalé, cette solution serait désespérante pour l'humanité. Mieux vaudrait, je crois, un conflit éternel que cette paix accablante. Il s'ensuivrait, en effet, que, pour éviter certaines perturbations dans la constitution actuelle de la société, l'humanité devrait renoncer pour jamais à réaliser sur la terre ce type de justice qu'elle conçoit. S'il en est ainsi, adieu tout progrès social ; car le plus petit progrès n'est qu'un effort partiel pour s'approcher de ce type absolu. Si, au contraire, les inconvénients attachés à chacun de ces efforts partiels ne doivent pas arrêter cette tendance, pourquoi l'humanité reculerait-elle devant d'autres inconvénients, quelques graves qu'ils fussent, lors-

qu'il s'agirait de constituer définitivement la société sur la base de la justice distributive ?

ALBÉRIC

La société doit chercher à faire prévaloir de plus en plus, dans son organisation, les lois de la justice, de la fraternité, de l'intelligence, l'élément spirituel, en un mot , mais en respectant des limites que sa volonté ne doit pas essayer de franchir. L'obligation à laquelle elle est soumise à cet égard ressemble à celle qui pèse sur l'homme individuel. Il doit cultiver son esprit ; il ne doit pas se laisser arrêter dans ce noble progrès par les fatigues, les privations que le travail de la pensée lui impose ; mais il serait insensé s'il poussait l'activité de la vie intellectuelle jusqu'à un tel degré d'excitation, qu'elle troublerait fondamentalement les fonctions de la vie organique. Là se trouve la borne qu'il doit respecter. De même, la société ne doit pas renoncer à son perfectionnement, parce qu'elle rencontre, sur cette route ces souffrances accidentelles, que les améliorations les plus régulières, les plus pacifiques, entraînent presque toujours à leur suite. Ce qui constitue la limite qu'il ne faudra jamais franchir, ce n'est point la crainte de quelques inconvénients passagers : c'est le devoir toujours subsistant de ne troubler, sur aucun point, l'organisme naturel de l'humanité. Que les gouvernements travaillent, selon la mesure de leur pouvoir, à faciliter, pour chaque individu, les moyens de devenir propriétaire ; ce progrès, loin d'altérer le fondement de l'organisation sociale, le principe de la famille, le favorise, au contraire, puisque la propriété est, comme nous l'avons dit, le corps, l'enveloppe matérielle de la société domestique. Mais si, au lieu de vouloir que chacun puisse être propriétaire, votre philosophie prétend que personne ne le soit, elle attaque, par la suppression de l'héritage, un élément organique, intimement lié à la transmission héréditaire de la vie elle-même. Si vous ne vous arrêtez pas devant une pareille conséquence, c'est que vous supposez qu'il ne

peut exister aucun fait légitime, aucune institution de la nature qui limite, par quelque endroit, la réalisation du type idéal que votre esprit conçoit. Cette pensée, qui est au fond de toutes vos théories, est une grande erreur : une observation très simple peut vous en convaincre. Sortons un instant de l'ordre matériel, pour considérer seulement l'ordre qui doit régler les sentiments humains : n'est-il pas vrai que la loi absolue de la charité ou de l'amour du prochain serait d'aimer chacun proportionnellement aux qualités aimables qu'il possède ? Cette loi ne devrait, ce semble, souffrir aucune limite. Cependant elle est limitée par le fait même de l'existence de la famille. Un sentiment d'un autre ordre intervient ; car ce qui caractérise l'amour paternel, l'amour filial, c'est un principe d'affection, très distinct de l'amour proportionnel aux qualités aimables : autrement, à mérite égal, un père, une mère, un enfant ne devraient pas être plus amis que tout autre homme. Pour réaliser la loi absolue de l'amour, il faudrait, par conséquent, extirper cet ordre de sentiment : vous n'oserez le dire. Si donc la distribution de l'amour proportionnel aux qualités de chacun est limité par les affections de famille, dont vous ne contestez point la légitimité, ne concevez-vous pas que la distribution de la richesse, proportionnelle au mérite, puisse être légitimement limitée par la constitution de la famille ? Dans le second cas, la limite a lieu précisément parce qu'elle existe dans le premier : car l'ordre matériel de la société est régi nécessairement par les sentiments fondamentaux de l'humanité. Renoncez donc à votre fausse idée de progrès : le bien illimité n'est pas de ce monde, et c'est ailleurs qu'il faut chercher l'harmonie parfaite du réel et de l'idéal.

SIR ROBERT

Pour moi, j'admettrais volontiers votre solution du problème social qui vient de nous occuper : elle a pour but de concilier avec l'idée de la justice distributive le maintien inviolable de la propriété. Mais je vous avoue

que cette manière de chercher dans l'autre monde le complément nécessaire de toute théorie sur la chose la plus matérielle de ce monde-ci, répugne à toutes les habitudes de mon intelligence. Je devrais admettre, si j'entrais dans vos vues, que l'économie sociale a, par quelque côté, sa base dans la théologie, ou, si vous voulez, dans la philosophie religieuse. Une pareille idée me paraît contraire à la véritable notion de l'esprit humain : n'est-il pas convenu que chaque science doit se gouverner par des principes qui lui soient propres et par conséquent rester indépendante de toute autre science ?

ALBÉRIC

C'est là une de ces choses convenues dans un certain monde philosophique, avec lesquelles, permettez-moi de vous le dire, on jette de la poudre aux yeux du bon sens. Est-il donc si difficile de concevoir que si les sciences particulières ont chacune son domaine propre, qui la distingue de toutes les autres, elles tiennent aussi, par leurs racines, à un fond commun de vérités, plus large et plus profond que chacune d'elles. Prenez, par exemple, les mathématiques : personne n'ira demander à la métaphysique les procédés de l'addition : mais les opérations propres des mathématiques s'appliquent à quelque chose de préexistant, et si vous voulez connaître ce quelque chose sur lequel cette science opère, vous pénétrerez dans les idées de quantité, de nombre, de temps, d'espace, de mouvement : vous voilà lancé à pleines voiles dans la métaphysique. Il en est de même de l'économie sociale. Vous ne chercherez pas dans la psychologie les calculs de la statistique, ou les progrès de l'exploitation agricole. Mais cette science en remuant ses propres bases, rencontre, face à face, la question de la propriété. Cette question a elle-même ses replis dans l'institution de la famille, les instincts naturels de l'homme, les idées de justice, les lois générales de l'humanité, la doctrine humaine en un mot : touchez cela, vous faites de la philosophie religieuse. Aussi vous avez vu à quelle extrémité les économistes sont réduits

lorsqu'ils essaient de résoudre, sans sortir des limites de la science purement terrestre, un problème qui en dépasse l'étroite enceinte. La théorie des uns vient se briser contre le fait nécessaire de la famille. Celle des autres échoue devant l'idée de la justice. Leur erreur commune est de supposer que la science terrestre constitue, à elle seule, un cercle parfait qui se suffit à lui-même. Ils me rappellent ces astronomes du moyen âge qui s'imaginaient que les planètes suivent une marche circulaire, parce qu'ils n'avaient pas su découvrir que les astres soumis à deux forces subissent une ellipse. La science de l'humanité est soumise aussi à l'action combinée de deux principes ; elle est pressée, pour ainsi dire, entre certains faits indestructibles, qui sont les conditions organiques de l'ordre présent et certaines idées absolues qui sont comme une vision de l'ordre futur. Ce n'est pas le cercle, c'est l'ellipse que la science devrait prendre pour symbole. Elle est radicalement faussée, si vous ne tenez pas compte des deux principes qui déterminent son véritable orbite. Je livre en finissant, cette pensée à vos méditations : elle semble reléguée sur les hauteurs escarpées de la métaphysique et pourtant elle est en contact avec les besoins les plus urgents de la société actuelle : elle est à l'ordre du jour de l'esprit humain, surtout en France.

LE COMTE ÉDOUARD

Je crois, comme vous, à son importance dans la sphère des théories : quant à son urgence réelle, je n'y crois pas du tout. Quoique j'aie soutenu aujourd'hui le système des destructeurs du droit de propriété, leur cause me paraît encore bien faible : je ne crains guère que ses partisans entreprennent, dans un avenir prochain, de substituer le cercle de leur fatale justice à ce que vous appelez l'ellipse nécessaire de l'humanité.

ALBÉRIC

Je ne suis point de votre avis sur leur faiblesse ; je suis persuadé, au contraire, de leur force croissante.

D'autres que moi pourront vous apprendre s'ils augmentent en nombre ; mais je puis vous dire qu'ils augmentent en raison, parce que les principes des destructeurs de la propriété sont souvent sanctionnés, chez vous du moins, par les conservateurs eux-mêmes. N'avez-vous pas entendu proclamer, du haut de la tribune, l'omnipotence de l'Etat sur l'éducation ? On n'ose pas répéter en propres termes cette maxime de Danton : *Les enfants appartiennent à l'Etat :* mais la phraséologie parlementaire, dans laquelle on l'enveloppe, n'y change rien au fond. Maintenant, répondez-moi : si les enfants appartiennent à l'Etat, pourquoi pas les fortunes ?

Si l'Etat a droit de se substituer aux pères de famille pour empêcher la transmission de leurs croyances à leurs enfants, pourquoi ne pourrait-il pas empêcher la transmission de leurs biens ? La foi, les mœurs, les vertus que des parents lèguent à leurs enfants, ne sont-ils pas leur héritage le plus sacré ? Les conservateurs dont je parle reconnaissent dans l'Etat le propriétaire des âmes : les destructeurs du droit d'héritage veulent, à plus forte raison, qu'il soit aussi le *Grand-maître* des propriétés. Ils font descendre dans la région des intérêts matériels le principe que vos hommes d'état réalisent dans la sphère des intérêts moraux. C'est un triste rôle que celui de ces publicistes à deux faces, qui d'un côté, anathématisent ce principe là où il se tourne contre leurs fortunes, et, de l'autre, s'inclinent devant lui là où il ne menace, croient-ils, que les consciences. L'omnipotence de l'Etat sur l'éducation est tout simplement le Communisme, intronisé dans la partie supérieure de l'ordre social. Plusieurs de vos salons politiques sont, particulièrement à cet égard, le premier étage d'une maison dont la cave est occupée par les communistes. Si ceux-ci essaient quelque jour de faire sauter la maison, ils mettront le feu aux poudres avec quelques flambeaux du lustre allumé au premier étage.

Mais je ne veux pas insister en ce moment sur de sombres prévisions. Vous m'avez déjà entraîné trop loin, vous m'avez condamné, je crains, à vous fatiguer

dès notre premier entretien. J'abuserais de votre patience en vous retenant plus longtemps devant la triste lampe et dans l'air étouffé de ma cellule : allez plutôt, sous les arceaux extérieurs du couvent, goûter les charmes d'une de nos belles nuits d'automne. Ce spectacle vous reposera de notre conversation, et peut-être il vous aidera un peu à la bien comprendre.

LE COMTE ÉDOUARD

Je ne présume pas pourtant, mon Père, que vous vouliez nous faire lire le droit de propriété dans les étoiles.

ALBÉRIC

Je vous engage seulement à y chercher un peu de ce calme dont on a besoin pour être en état de recevoir des lumières pures sur ce sujet. Cette question et toutes celles du même genre sont traitées de nos jours sous l'influence d'une excitation fébrile. Lorsqu'un individu ou un peuple est profondément pénétré de la foi au monde futur, qui doit succéder bientôt à notre courte vie, la pensée du bonheur éternel modère le désir légitime du bien-être en ce monde, et ce bien-être est lui-même plus réel, parce qu'il est moins agité par d'insatiables désirs. Mais quand l'éternité ne fait plus le contrepoids de la cupidité terrestre, la passion infinie du bonheur se précipite tout entière sur les biens finis : elle les pressure, les tourmente pour accumuler en quelques années les jouissances de plusieurs siècles. Elle se heurte avec impatience contre les bornes qui circonscrivent de toutes parts notre existence et notre pouvoir : elle essaye quelquefois de les briser. Dans le tumulte de ces désirs effrénés, la raison est exposée à des vertiges : les troubles de l'âme obscurcissent la sérénité de l'intelligence. Il est bien difficile de vivre au milieu d'une société aussi agitée par la fièvre du présent, sans ressentir, à quelque degré, l'influence de cette excitation maladive. Tout ce qui fournit à l'âme une dose de calme, fût-elle très petite, est toujours un

service rendu à la raison, et de tous les spectacles dont l'œil de l'homme peut jouir, je n'en connais point de plus calmant que la vue d'un beau ciel étoilé. Cette voie lactée, où germe un immense semis d'étoiles ; ces nébuleuses qui mettent des siècles à percer leur enveloppe, comme un bouton de fleurs écarte peu à peu les pellicules qui retiennent ses feuilles ; ces soleils qui se fanent dans l'espace, cette étoile polaire que la main de Dieu transplantera un jour dans une autre région du ciel, ces milliers d'années qui passent comme des heures dans la durée de ces mondes, tout cela réduit à des proportions bien mesquines nos magnifiques discussions sur le droit de posséder un arpent de terre. Je suis persuadé qu'il y aurait un certain assainissement dans la raison publique, que les esprits seraient moins fiévreux, si chaque homme employait régulièrement une demi-heure de chaque nuit à regarder le ciel. Bien des fantômes s'évanouissent devant cette image splendide de l'infini, lorsqu'on ouvre son âme aux impressions qu'elle peut produire. Allez donc, mes amis, jouir de ce spectacle. Mais, en regardant les astres, rappelez-vous ce que nous disions tout à l'heure : l'orbite de la philosophie humaine, comme l'orbite des planètes, forme une ellipse.

Les quatre auditeurs d'Albéric prirent alors congé de lui, sans être disposés toutefois à suivre, pour le moment, son avis sur l'utilité des étoiles. Ils se retirèrent dans la chambre de l'un d'eux, pour écrire quelques notes sur cette conférence. Leur rédaction n'était pas encore terminée, lorsque la cloche du couvent et les vitraux de la basilique, qui commençaient à s'éclairer, les avertirent que les religieux se rendaient au chœur pour chanter les matines : la prière, qui veille ici-bas dans l'Eglise de Dieu comme les étoiles dans le ciel, allait donner une voix à l'hymne silencieux de la nuit...

(Cœtera desiderantur.)

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Introduction. — Gerbet écrivain..... 3

DERNIÈRES CONFÉRENCES D'ALBÉRIC D'ASSISE

Introduction.

I. — Assise..... 19

II. — Albéric d'Assise..... 37

Premier entretien..... 45

1118-07.— Impr. des Orph.-App., F. BLÉTIT, 40, r. La Fontaine, Paris.

BLOUD & Cie, Éditeurs, 4, rue Madame, Paris VIe

GERBET

par H. BREMOND

1 vol. grand in-16 (Collect. *La Pensée Chrétienne*)
Prix : **3** fr.**50** ; *franco* **4** francs

De La Mennais à Sainte-Beuve et à Louis Veuillot, les meilleurs juges ont toujours fait le plus grand cas de l'abbé Gerbet. Mieux que d'autres auteurs plus éloquents et plus populaires, l'auteur des *Considérations sur le dogme générateur* et de *l'Esquisse de Rome chrétienne* est en effet, au cours du XIXe siècle français, un des représentants les plus considérables de la *Pensée Chrétienne*. Malheureusement, cet écrivain, ce philosophe, ce théologien se désintéressa toujours de sa propre gloire. Ses nombreux articles dorment dans de vieilles revues où personne n'ira les lire, et tel chef-d'œuvre de lui — le *Coup d'œil sur la controverse chrétienne,* — est aujourd'hui presque introuvable. M. Bremond a eu l'heureuse pensée de réunir quelques-uns de ces textes oubliés, et il leur a fait une place d'honneur dans le volume qu'il vient de consacrer à Gerbet. Forçant un peu le cadre habituel de la *Pensée Chrétienne,* M. B. a fait de la première partie du volume une sorte de biographie littéraire de Gerbet. Le lecteur ne s'en plaindra pas, mais il goûtera davantage encore, dans la seconde partie, la synthèse originale et suggestive qui ramène à deux ou trois idées infiniment fécondes l'enseignement de Gerbet.

Demander le Catalogue